



HAL
open science

L'enfant pensionnaire, regard critique sur la société à travers le regard sur l'institution

Jean-Pierre Esteves

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Esteves. L'enfant pensionnaire, regard critique sur la société à travers le regard sur l'institution. Education. 2021. hal-03462870

HAL Id: hal-03462870

<https://univ-fcomte.hal.science/hal-03462870>

Submitted on 2 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Mémoire

Présenté pour l'obtention du Grade de

MASTER

« Métiers de l'Enseignement, de l'Éducation et de la Formation »

Mention 2nd degré, Professeur des Lycées et Collèges,

**L'enfant pensionnaire, regard critique sur la société à
travers le regard sur l'institution.**

Présenté par
ESTEVES Jean Pierre

Sous la direction de :
Mme DAHAN-GAIDA

Grade : Professeure de Littérature comparée

Année universitaire 2020-2021

DECLARATION DE NON-PLAGIAT

Je soussigné, ESTEVES JEAN PIERRE déclare que ce mémoire est le fruit d'un travail de recherche personnel et que personne d'autre que moi ne peut s'en approprier tout ou partie.

J'ai conscience que les propos empruntés à d'autres auteurs ou autrices doivent être obligatoirement cités, figurer entre guillemets, et être référencés dans une note de bas de page.

J'étaye mon travail de recherche par des écrits systématiquement référencés selon une bibliographie précise, présente dans ce mémoire.

J'ai connaissance du fait que prétendre être l'auteur - l'autrice de l'écrit de quelqu'un d'autre enfreint les règles liées à la propriété intellectuelle.

A LONS LE SAUNIER, le 12 mai 2021

Esteves Jean Pierre
Signature :

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Esteves Jean Pierre', written in a cursive style.

Résumé du mémoire :

Ce mémoire présente une étude comparée de trois romans ayant pour héros des enfants scolarisés dans un pensionnat : *Les Disparus de Saint-Agil* (1935) de Pierre Véry, *Harry Potter à l'école des sorciers* (1997) de J.K. Rowling et *Matin Perdu* (1953) de Vergilio Ferreira.

Ces trois œuvres racontent des expériences de jeunesse et se révèlent riches en apprentissages pour leurs héros respectifs mais aussi pour le jeune lecteur. Le lieu dans lequel se déroulent ces histoires permet néanmoins de les rapprocher d'un autre genre littéraire plus engagé socialement et politiquement : le regard critique sur une société et sur un régime politique.

Ce mémoire se poursuit par une réflexion didactique et une mise en œuvre pédagogique de l'étude de ces œuvres dans le cadre d'un cours de français en classe de 5^{ème} (cycle 4).

This thesis presents a comparative study of three novels whose heroes are children attending boarding school: *Missing from Saint-Agil* (1935), by Pierre Véry, *Harry Potter and the philosopher's stone* (1997) by JK Rowling and *Morning Undersea* (1953) by Vergilio Ferreira.

These three works relate experiences of youth and are rich in learning for their respective heroes but also for the young reader. The place in which these stories take place nevertheless makes it possible to bring them closer to another literary genre that is more socially and politically engaged: the critical look at a society and a political regime.

This thesis continues with a didactic reflection and a pedagogical implementation of the study of these works as part of a French course in 5th grade (cycle 4).

Mots-clés :

J.K. Rowling - Vergilio Ferreira - Pierre Véry – pensionnat – littérature jeunesse – roman d'apprentissage – critique de la société

Introduction

Dans le cadre de ce mémoire, nous nous proposons d'étudier trois œuvres ayant en commun d'être des romans d'apprentissage, d'avoir pour personnages principaux de jeunes adolescents et pour cadre le XXème siècle. S'ils ne s'adressent pas tous directement à la jeunesse, ils ont aussi en commun de faire partie de listes d'ouvrages conseillés aux jeunes¹.

Le premier, *Les Disparus de Saint-Agil*² de Pierre Véry, est un roman d'apprentissage se doublant d'un roman policier, inspiré de l'enfance de l'auteur. Son humour, son intrigue pleine de mystères et son caractère divertissant en ont fait un succès auprès de la jeunesse. L'action se déroule en France, à la veille de la première guerre mondiale.

Le second roman est *Harry Potter à l'école des sorciers*³, (sélection que nous pourrions étendre à la saga complète, pour certains points de notre démonstration) a été écrit par J.K. Rowling. Ce succès d'édition mondial auprès des jeunes et des moins jeunes a suscité de nombreuses analyses, malgré son caractère manifestement divertissant. Il s'agit là aussi d'un roman d'apprentissage puisque l'on suit l'éducation d'un jeune garçon dans une école un peu particulière. L'action se déroule clairement en Grande-Bretagne dans les années 90, même si le monde des sorciers semble être en marge de celui que nous connaissons.

Le dernier, *Matin Perdu*⁴ de Vergilio Ferreira, est celui dont la visée politique et sociale est la plus manifeste, même si le roman, fortement inspiré de l'enfance de l'auteur, retrace d'abord le parcours traumatisant d'un jeune garçon dans un séminaire. L'action se déroule dans le Portugal des années 30. La société portugaise et la doctrine du régime transparaissent clairement à travers le récit de cet enfant et des humiliations qu'il eut à subir. Il n'en reste pas moins un classique des romans d'apprentissage, étudié en tant que tel dans le secondaire au Portugal.

Outre ces traits généraux, ces trois œuvres ont en commun un autre point, qui les rassemble et les distingue des autres romans d'apprentissage, mais aussi de beaucoup d'autres romans jeunesse : ils se déroulent dans un pensionnat, un endroit fermé, où les

¹ Par exemple, sur le site du ministère de l'éducation portugais, nous trouvons une liste de ces œuvres : URL : http://pnl2027.gov.pt/np4/livros?cat_livros=pnl=catalogo_blx [consulté le 15 mars 2021].

² Pierre Véry, *Les Disparus de Saint-Agil* [1935], Paris, Gallimard, « Folio Junior », 2012.

³ J.K. Rowling, *Harry Potter à l'école des sorciers* [1997], Paris, Gallimard, « Folio Junior », 2020.

⁴ Vergilio Ferreira, *Matin Perdu* [1953], Paris, Editions de la différence, « Latitudes », 1995.

enfants sont coupés de leur famille et de la société. Ce détail, sans importance au premier abord, entre pourtant en résonance avec des questions d'actualité et ne manque pas de susciter quelques interrogations.

En effet, si les récits d'apprentissage évoquent traditionnellement les relations du héros avec ses parents, ceux qui lui servent de parents, avec les amis ou avec le système scolaire (*Les 400 coups* de François Truffaut, *Le petit chose* d'Alphonse Daudet, *Oliver Twist* de Charles Dickens...), il en est peu qui se déroulent entièrement dans l'univers clos d'un pensionnat.

Le terme « roman d'apprentissage » renvoie à un type précis de récit apparu en Allemagne dans la période romantique : on y suit généralement un personnage depuis son plus jeune âge. Celui-ci découvre un autre milieu que celui de la cellule familiale, se confronte à la société, à d'autres manières de voir et de penser. Il fait un voyage initiatique, réel et intérieur, durant lequel il vit des expériences, qui sont autant d'épreuves pour lui et dont il ressort grandi.

Le succès de ce genre de roman ne s'est jamais démenti car chacun y reconnaît son propre parcours : les découvertes, les désillusions, les tiraillements face aux choix qui s'offrent à nous, la mise en place de stratégies pour s'en sortir, la découverte de l'amitié et de l'amour. Le héros finit par revenir chez lui mais c'est pour constater le chemin parcouru et l'impossibilité du retour en arrière. Il aime ses parents, mais il réalise qu'ils ne peuvent l'accompagner dans sa croissance. Il ne peut pas plus se tourner vers ses professeurs. Il prend alors son indépendance, pour le meilleur et pour le pire. Il y a toujours un avant et un après, pour lui et sa vision du monde. Une vision moins binaire. Le monde n'est pas changé par le héros, seul son regard a changé. Il fait un constat et n'aspire pas à changer les choses mais à vivre en paix. Bref, ces romans ont un rôle didactique pour le lecteur.

Or, si l'on admet retrouver ce schéma dans les trois œuvres citées, nous autorisant à les considérer comme des romans d'apprentissage, la particularité que nous avons signalée, laisse envisager la possibilité que vienne se superposer un autre schéma littéraire (topos) bien connu : celui d'une société observée par un regard étranger. S'agissant d'un pensionnat, nous pourrions parler d'une société en modèle réduit, d'un monde clos et isolé. La taille et la finitude de ce lieu n'aurait-elle pas un intérêt littéraire ? Son fonctionnement, ses règles ne seraient-elles pas d'autant plus compréhensibles par un enfant ? L'enfant ne pourrait-il pas, dans ce cas, jouer le rôle de l'individu étranger amenant un regard décalé ?

Les œuvres qui mettent en scène le regard d'un étranger, possédant des références culturelles différentes, sur une société donnée, sont nombreuses. Ce schéma représente même un choix idéal pour les auteurs qui cherchent à dénoncer les travers d'une société et à faire réfléchir les lecteurs, tout en se protégeant de la censure. Ce n'est donc pas étonnant que ce topos ait été adopté par des auteurs des Lumières et qu'il se soit développé au XVIII^{ème} siècle. Nous pourrions citer, parmi les plus connus : *Les Lettres Persanes* de Montesquieu, *L'ingénu* ou *Micromégas* de Voltaire, *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot ou encore, *Les Fables de La Fontaine* qui utilisent le prisme des animaux pour offrir ce regard décalé et éviter une attaque trop frontale de la société de l'époque. Quant au principe du lieu clos, on le retrouve chez Daniel Defoe et son *Robinson Crusoe* ou encore chez Marivaux avec *L'île des esclaves*, pièce dans laquelle la relation maître-esclave est inversée. Tous deux utilisent le thème de l'« île » imaginaire, pour figurer une mini-société et ainsi mieux pointer du doigt certains travers de la société de l'époque.

Dans le cas où notre hypothèse se vérifierait, les trois romans sélectionnés se situeraient au croisement de deux genres très différents : le roman d'apprentissage et le roman de critique sociale et politique. Ces deux genres, bien qu'ayant leur fonctionnement propre, leur schéma particulier, pourraient trouver dans le choix du pensionnat un point de rencontre original.

Encore faudrait-il pour cela, démontrer que ces romans font bien référence à des sociétés précises, reconnaissables, par des lieux, des événements, des personnages, des valeurs ou des mœurs, identifiables malgré les artifices utilisés par l'auteur pour nous distraire, malgré le choix d'un lieu isolé permettant de donner à ces expériences un aspect « hors-sol », universel et intemporel.

Le fait que chacun des romans fasse référence à trois époques et à trois pays différents devrait nous y aider. Peut-être aurons-nous à nous pencher sur l'autobiographie de leur auteur pour connaître leurs intentions. Il faut bien avouer que les nombreuses analyses faisant une lecture politique et sociale du roman de J.K Rowling, pour ne parler que du plus récent, nous confortent dans notre projet. La saga « Harry Potter » a encore récemment fait l'objet d'une série de conférences à l'Institut de Sciences Politiques de Paris.⁵

⁵ Carine Claude, « Harry Potter, cet incompris, au programme de Sciences Po », *L'Express*, mis en ligne le 03/10/2013, URL : https://www.lexpress.fr/culture/livre/harry-potter-cet-incompris-au-programme-de-sciences-po_1287527.html. [Consulté le 15 mars 2021].

Il faudrait ensuite montrer que ces romans s'adressant à la jeunesse, sont porteurs d'une critique de la société dans laquelle ils prennent place. Comment de simples romans d'apprentissage, avec leurs propres schémas, leurs propres exigences, pourraient-ils dissimuler, par ailleurs, un regard politique, résolument critique, sur une société ?

Dès lors, nous aurions à justifier le choix d'un pensionnat pour principal lieu de l'intrigue. Quelle place viendrait-il prendre dans ce nouveau schéma ? Pourquoi choisirait-on un pensionnat pour décrire une société ?

Il est à noter que le thème du pensionnat est aujourd'hui dans l'actualité, dans le domaine éducatif : de nombreux parents, même de condition modeste n'hésitent plus, aujourd'hui, à mettre leur enfant dans le système privé. D'autres font le choix d'institutions fermées. En 2008, des internats d'excellence ont même été mis en place, en France, afin d'isoler et de donner une chance à des enfants issus de « zone urbaine sensible » tout en comblant un manque de l'éducation nationale⁶. Le gouvernement actuel cherche à conforter cette tendance⁷.

Cette tendance est par ailleurs confrontée à l'actualité toute récente qui pourrait nous amener à nous interroger sur la pertinence de « confiner » des enfants, de les isoler du reste de la société. De telles mesures disent forcément quelque chose des sociétés qui les adoptent.

Enfin, qui dit pensionnat, dit enfant. Comment justifier le choix d'un enfant pour héros, un personnage qui, par nature, n'est pas en mesure de comprendre le monde qui l'entoure ? Surtout quand ce monde est limité par quatre murs ?

Problématique

Au vu de ces éléments, il nous faudra donc commencer par rappeler en quoi ces trois romans sont bien des romans d'apprentissage, en quoi ils témoignent d'expériences particulières, proches de celles vécues par leurs auteurs, qui pourraient fournir aux jeunes lecteurs des réponses aux questions qu'ils se posent. Cela nous amènera à préciser le schéma des récits d'apprentissage.

Il y aura ensuite à se demander dans quelle mesure il est fait référence à la société de l'époque dans la mesure où cette référence est loin d'être pertinente dans un roman

⁶ https://cache.media.eduscol.education.fr/file/agenda_2011/47/8/fichesIE_183478.pdf

⁷ Marie-Estelle Pech, « Blanquer veut relancer les internats d'excellence », *Le Figaro*, publié le 01/07/2019, URL : <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/blanquer-veut-relancer-les-internats-d-excellence-20190701>. [Consulté le 28 avril 2021].

d'apprentissage. Ce qui importe dans ce type de récit, c'est la manière dont le narrateur surmonte les obstacles, sans qu'il importe de connaître la nature ou l'origine de ces obstacles. Ils traversent les époques et les continents. Ils sont universels. A trop vouloir lier une épreuve à un événement particulier, on perd son aspect pédagogique. Il nous faudra donc relever les « traces » de cette société : personnalités, événements, lieux, mœurs, valeurs, attitudes, habitudes...

Nous chercherons ensuite à savoir si le regard porté sur cette société est critique. Surtout que les récits critiques ont leur propre schéma qui n'est pas forcément compatible avec celui des récits d'apprentissage. Nous essaierons de voir sur quoi porte cette critique. La portée politique et sociale pourrait nous aider à expliquer le succès de ces œuvres au-delà du cercle des enfants.

Il s'agira enfin de comprendre le choix d'un pensionnat dans une telle démarche. En quoi cet endroit clos par nature peut-il être pertinent ? Comment les auteurs utilisent-ils cette institution dans ces romans ? Est-elle utilisée comme un reflet de la société dans son ensemble ? Y voit-on les mêmes causes produire les mêmes effets ? Ou apparaît-elle plutôt comme une société alternative, un contre-exemple ? En clair, le pensionnat se veut-il une allégorie de la société telle qu'elle est ou une utopie ? Que nous dit cette institution sur la société dans laquelle elle s'inscrit ?

Cela nous amènera à observer les valeurs que l'institution enseigne aux enfants. Renvoient-elles à une politique éducative mise en place dans ces pays ? Renvoient-elles plutôt à des théories éducatives expérimentales ? Remettent-elles en cause les valeurs de l'époque ? Comment ces valeurs sont-elles perçues par les enfants ? Sont-elles comprises ? Acceptées ? Quels changements provoquent-elles entre leur arrivée et leur départ ? Se sentent-ils protégés ? Sont-ils menacés ?

De même, pourquoi passer par un enfant pour porter un regard sur la société ? En quoi les enfants seraient-ils plus à même de porter un regard critique sur la société ? En quoi, ces choix sont-ils proches de ceux des *Lettres Persanes*, dans lequel un individu plongé dans une société, s'étonne naïvement de ce qu'il découvre ? Que permettent ces choix, ces artifices ?

Cela nous entraînera vers l'analyse du point de vue des narrateurs dans ces œuvres : est-ce vraiment celui d'un enfant ? Est-ce vraiment un regard naïf et innocent tel que celui que nous pourrions trouver chez un étranger ou un « candide » ? Ou est-ce celui d'un adulte porteur d'un regard critique orienté ? Quel rôle joue l'enfant dans cette critique ? Si l'on admet que les héros de ces romans sont sortis de leur monde d'origine

et plongés dans un autre monde, sont-ils pour autant dénués de préjugés ? Sont-ils vraiment objectifs ? Sont-ils critiques ? Sachant que l'intention critique dans de tels romans, s'adressant à la jeunesse, est loin d'être évidente, sont-ils néanmoins susceptibles de porter une dénonciation des travers de la société ? Nous serons alors dans une analyse de l'énonciation et de la modalisation.

Voici quelques questions auxquelles nous tenterons de répondre, par l'analyse de ces trois romans et par la confrontation de leur univers avec celui de leurs auteurs respectifs.

I. Étude comparée des œuvres du corpus

1. Résumé des œuvres

Le roman *Harry Potter et l'école des sorciers* inaugure une saga en sept parties qui raconte les aventures d'un jeune sorcier anglais, nommé Harry Potter, et de ses amis Ron Weasley et Hermione Granger. Ils intègrent tous les trois l'école de sorcellerie de Poudlard où seuls sont admis ceux qui ont déjà un pouvoir de sorcellerie. Ce pouvoir se transmet, en général, par le sang, ce qui provoque une certaine inégalité entre les enfants dont un seul parent est sorcier et ceux dont les deux parents sont sorciers. Sans parler de ceux dont aucun des parents ne l'est. Cela se traduit par l'existence d'une nomenclature interne : sorciers, *sangs-mêlés* et simples humains (les *moldus*). Bien que les communautés de sorciers et d'humains co-existent dans le même monde, ils ne se croisent pas, chaque groupe se méfiant de l'autre. A l'instar des dirigeants nazis du XXème siècle, certains sorciers cherchent à prendre le pouvoir et à affirmer leur supériorité sur tous les humains, cela malgré les mises en garde d'Albus Dumbledore, le dirigeant de l'école.

On découvre bientôt qu'une pierre philosophale est cachée au sein de Poudlard. Son pouvoir permettrait à Voldemort, sorcier déchu, de réaliser son rêve de domination sur le monde. Dans ce premier épisode, Harry aura pour mission d'empêcher Voldemort de s'emparer de cette arme.

Le roman *Les Disparus de Saint-Agil* raconte l'aventure de trois jeunes pensionnaires d'un internat en France, juste avant le déclenchement de la première guerre mondiale. Mathieu Sorgues, André Baume, et Philippe Macroy forment un club secret, « les chiche-capon », se réunissant la nuit et cherchant à organiser un départ pour le pays de leur rêve, l'Amérique. On suit le quotidien de ces jeunes dans cette institution. La

disparition progressive de deux des protagonistes laisse penser à un départ réussi. Celui qui reste fait alors l'amère expérience de la trahison avant de s'interroger sur la réalité d'une telle prouesse de la part de ses amis et sur sa propre motivation. Il entreprend alors d'enquêter sur le mystère de ces disparitions, révélant ainsi sa véritable vocation.

Matin Perdu se déroule au Portugal et raconte l'histoire d'un jeune garçon, Antonio Borralho, orphelin de père, envoyé dans un séminaire vers l'âge de dix ans. Ses aptitudes intellectuelles lui valent d'être pris en charge par une riche bigote, Dona Estefânia, qui espère s'acheter une place au paradis en le faisant rentrer dans les ordres. L'opportunité unique de suivre des études, pousse sa mère à accepter cette séparation. Il échappe ainsi au destin misérable de ses frères qui travailleront la terre.

Au déchirement de la séparation, s'ajoute bientôt la souffrance causée par la rigidité de la discipline dans ce séminaire. Le héros découvre d'autres jeunes partageant la même communauté de destin, subissant passivement les mêmes humiliations, obéissant aux mêmes règles, des règles qui semblent davantage obéir à la doctrine politique du pays qu'aux principes chrétiens. Durant ces quatre ans de souffrances, il prend conscience du fonctionnement de la société, du système hiérarchique mis en place et du rôle qu'on attend de ces jeunes, arrachés à leur milieu. Il découvre aussi l'amitié et les aspirations de l'adolescence qu'on cherche à étouffer. Sa révolte sera à la mesure des moyens laissés à cette génération.

2. Des romans d'apprentissage

Nous chercherons ici à montrer rapidement en quoi ces trois romans sont avant tout des romans d'apprentissage avec leur schéma particulier.

Pour qu'il y ait roman d'apprentissage, il faut qu'il y ait chez le héros, un avant et un après, clairement marqué, une évolution psychologique, la conscience d'un changement qui l'empêche de revenir en arrière. Le lecteur y trouvera des réponses aux questions qu'il se pose sur la maîtrise de sa propre vie. Cela passera par une possibilité de s'identifier au héros sans que des particularités sociétales ne viennent perturber cette identification. Il ne doit pas considérer que ce qui arrive au héros est lié à une situation accidentelle qui ne lui correspondrait pas.

a) Les Disparus de Saint-Agil

Dans *Les Disparus de Saint-Agil*, le personnage qui subit ce changement est André Baume. Il a formé un groupe d'amis en arrivant au pensionnat mais ce n'est pas ce

phénomène qui marque son passage à l'âge adulte. L'amitié est instinctive, naturelle. Avec ses amis, il avait commencé à former des projets d'avenir. Ce qui relève de l'apprentissage est la découverte de la limite de cette amitié. En effet, en découvrant que deux de ses compagnons auraient réalisé, chacun de leur côté, sans même l'en avertir, le projet qu'ils avaient imaginé ensemble, Baume est bouleversé :

« Un sentiment complexe, dont Macroy ne savait démêler au juste s'il était fait d'une joie intense ou d'une accablante humiliation, mais qui était, en tout cas, d'une extrême violence, s'était emparé de l'élève. Un vrai coup de massue, un ahurissement subit, total, impérial. » (P.59)

Il se sent d'abord trahi par ses amis. Il s'interroge sur le sens de l'amitié :

« Le numéro 7 courba le front. Jamais, avant cet instant, il n'avait connu l'indicible saveur de l'amertume, qui change les enfants en homme. Il se sentit affreusement seul. L'amitié, l'amitié même l'avait trahi ! » (P.80)

Ce sentiment de trahison provoque une prise de conscience cruelle et brutale. Il remet en question tout ce qu'il croyait sur l'amitié. Il se convainc que toutes leurs discussions n'étaient que des mots vides de sens. Dès lors, une vérité terrible s'impose à lui : dans la vie, on est seul, on ne peut compter sur les autres. Cette découverte l'amène à reconsidérer son comportement et à le trouver naïf et puéril :

« Il ne comprenait même plus comment ce fatras de puérités avait pu lui tenir à cœur trois longues années. C'était ridicule ! Le comité des Chiche-Capon... Les procès-verbaux... Quelles bêtises ! L'Union indissoluble... Quelle blague ! On est seul, chacun est absolument seul dans la vie : Macroy venait de lui en administrer la preuve, et cette dure vérité le mordait, soudain, au plus sensible de lui-même. Baume regarda le squelette, eut envie de ricaner. » (P.80)

L'amitié et l'organisation qu'ils s'imposaient lui apparaissent un moment comme un jeu ridicule :

« D'un coup, tout cela, cet amas de documents lui apparaissait sans intérêt. Il n'en goûtait plus le charme. » (P.80)

« Je sais bien qu'à tout autre que moi, ces réflexions paraîtraient idiotes ; mais il ne faut pas oublier que nous savions, au fond, que tout cela était très gosse et n'était réellement amusant que parce que nous avons inventé des conventions strictes. (P.106)

La leçon ne s'arrête pas là. Après ce moment de sidération, Baume a un sursaut de fierté. Il décide que la trahison de ses amis ne l'empêchera pas de mener à bien son

projet, tout seul. Il tente alors de le faire mais n'y parvient pas. Il se croit lâche. Il en vient à espérer une expulsion providentielle du pensionnat, qui l'aiderait à concrétiser son rêve. Mais rien n'y fait jusqu'à ce qu'il réalise qu'en vérité, il n'a jamais vraiment voulu partir. Il comprend que ce ne sont pas ses amis qui l'ont trompé. C'est lui qui se mentait à lui-même sur son désir :

« *Comment quitter un lieu où l'on est bien vu* ». (P.168)

Le changement est alors total : Baume devient adulte en comprenant ce qu'il veut vraiment, en détachant ce désir d'une quelconque influence étrangère, en affirmant sa volonté et en admettant qu'elle prime sur celle des autres. Il sait maintenant que ce projet de groupe n'était pas le sien, qu'il y participait par enthousiasme, par habitude, par défaut peut-être, comme un enfant suit ses parents, pour être rassuré.

En admettant cela, il retrouve toute confiance en l'amitié. Il avait douté d'amis qui en réalité ne l'ont jamais trahi. Il réalise que ces réunions secrètes, ces discussions fiévreuses pour préparer leur voyage en Amérique étaient finalement aussi importantes, voire plus, que la réalisation du projet. L'amitié est précieuse car elle aura participé à le construire, à donner corps à un rêve extraordinaire, à vaincre la peur et la solitude, à mieux vivre ses années au pensionnat. Il en aura tiré tout le parti qu'on peut en tirer. Il ne s'agit pas d'oublier mais de réaliser que ce ne sont pas les amis qui décideront pour nous de notre vie. Ce choix nous sommes forcément seuls à le faire. Baume, lui, ne partira jamais pour l'Amérique mais il reverra ses amis. Il se lancera même dans une enquête pour les retrouver, persuadé maintenant qu'ils n'ont pas pu partir en Amérique sans l'avertir, que s'ils ont disparu ce n'est pas de leur plein gré. L'amitié sort renforcée de cette épreuve : elle est précieuse et elle perdure malgré les épreuves mais elle n'est pas tout.

Plus rien ne sera comme avant après cela. Il y a véritablement un avant et un après le départ de ses amis. Il ne reviendra pas sur sa décision. Il aura définitivement changé. Quand René Joly viendra lui proposer de former un nouveau groupe d'amis (p.160), il refusera.

Au bout du compte, Baume aura fait l'expérience vécue par chacun de nous, à un moment ou un autre de notre vie. C'est une expérience traumatisante et violente mais qui nous aide à avancer. Cette expérience peut prendre plusieurs années mais elle est ici concentrée sur une fin d'année scolaire. En la partageant avec le lecteur, il ne lui évite pas cette épreuve mais il le déculpabilise et le rassure.

Le jeune lecteur comprend intimement qu'il n'est pas unique, que d'autres ont traversé les mêmes épreuves et les mêmes doutes et surtout qu'ils en sont sortis plus forts. Face aux choix qui vont se poser à lui, il sera fatalement seul pour trancher, car il ne peut faire dépendre des autres, des choix qui engagent son bien-être.

Si les amis sont importants, s'ils nous aident à vivre, à nous épanouir, à progresser dans la voie de l'autonomie, nous offrant des modèles alternatifs, ils finissent, comme nos parents, par être des *poids* qui nous empêchent d'affirmer notre volonté ; ils émettent des réserves, nous distraient, rognent notre détermination, nous fascinent, nous influencent malgré eux. Cette influence, nous empêche bien souvent de discerner notre propre intérêt, qui peut être contraire à celui du groupe.

Or, il y a un moment, dans notre vie, où l'on réalise ce que l'on veut vraiment et où il devient absurde de suivre d'autres chemins. A ce moment, on réalise que l'on va devoir affirmer haut et fort, notre volonté, parfois contre les autres. Ce moment peut être violent car nous allons décevoir quelqu'un, voire le trahir. Il est traumatisant car il semble aller à l'encontre de tout ce qu'on nous a appris. Il y a là l'idée, contre-intuitive et culpabilisante, qu'on ne peut se réaliser totalement que dans l'individualisme, que notre égoïsme doit primer, que l'on doit désobéir à nos parents, que l'on doit mettre de côté nos amis.

Baume montre aux jeunes que l'on peut imposer nos choix sans craindre de trahir ou de vexer notre entourage. A un moment donné, nous aurons à faire des choix différents de ceux de nos proches. Nous serons amenés à les perdre de vue (orientation scolaire, déménagement, désir de voyage, rencontre amoureuse...). C'est pourtant la seule voie à suivre, toute autre attitude serait contre-productive. Baume affirme la légitimité de notre volonté. Et puis surtout, il nous rassure en poursuivant son récit, en montrant que les liens familiaux et amicaux survivent à ce genre d'épreuves. Cette leçon bien amère, qui nous permet néanmoins d'avancer, en ne faisant pas dépendre notre vie des autres, la littérature peut aider le jeune lecteur à l'anticiper, de façon rassurante. Il est touché, comme nous, par l'émotion de Baume face à la trahison de ses amis mais il reprend confiance en comprenant qu'il n'y a pas trahison, il y a juste une meilleure compréhension de la réalité. Baume lui apparaît un peu comme un plongeur sous-marin, qui une fois arrivé au fond de l'océan ne se délesterait pas des poids qui l'empêchent de remonter à la surface. Il finit par admettre qu'il n'y a pas d'autre solution et qu'en aucun cas, il y a trahison.

Baume réalise aussi, inconsciemment peut-être, que l'on se construit avec les autres mais aussi contre les autres. On essaie de leur ressembler comme on cherche à se différencier de ses proches. Parents, professeurs ou amis peuvent autant servir de modèles que de *repoussoirs*. Tout cela participe à nous rassurer sur notre avenir.

Ces leçons de vie, dans un roman qui s'adresse à la jeunesse, sont un condensé de traités philosophiques et sociologiques. Elles ne surgissent pas de nulle part, on les retrouve chez de grands auteurs. Pierre Véry cite parmi ceux qui l'inspirent des figures telles que Jack London, Mark Twain ou Charlot⁸. Nous pourrions dire que Pierre Véry adapte les expériences et les théories de grands auteurs à la perception d'adolescents.

Les Disparus de Saint-Agil est donc indubitablement un roman d'apprentissage. Le héros (et le lecteur) aura pris conscience de l'importance de l'amitié dans la vie, combien elle est précieuse et comment elle permet d'avancer, de faire face aux difficultés. Il aura aussi compris combien elle est fragile, pouvant être remise en question au moindre doute. Mais il réalise surtout qu'en réalité, des amis ne sont pas forcément identiques, qu'ils peuvent prendre des voies divergentes, sans que cela ne soit de la trahison. Cette découverte le déculpabilise puisqu'elle lui révèle qu'il est comme les autres : chacun de nous passe par des moments où il aura à faire valoir ses propres choix, au risque de décevoir les autres, ce qui n'invalide nullement ces choix et surtout ne peut détruire l'amitié ou les liens familiaux. On peut même admettre que ces liens sortent renforcés de la conscience de leur fragilité et de la capacité de tolérance qu'ils impliquent. Il est un moment où nous devons fixer notre chemin sans avoir peur de décevoir nos amis.

Tout cela, le héros l'apprend à l'école. C'est le lieu privilégié de la découverte de l'amitié et de l'apprentissage de la vie. Le choix du pensionnat permet ici d'insister sur le rôle de l'école dans cet apprentissage. La coupure avec la famille y est plus forte. L'intimité entre amis y est plus complète puisqu'ils sont ensemble nuit et jour.

b) Harry Potter à l'école des sorciers

Pour ce qui est de Harry Potter, l'apprentissage commence dès le début de la saga. Vivant dans une famille où il est méprisé, où sa personnalité et son talent sont niés, il se retrouve dans une école où il prend conscience de sa valeur et de son pouvoir, pouvoir qu'il a hérité de ses parents. Ce sont les autres, amis et professeurs, qui l'aident à prendre conscience de ce qu'il vaut. A mesure qu'il prend confiance en lui, il apprend à maîtriser

⁸ Dans la Postface de l'édition Folio Junior, Pierre Véry cite ces 3 artistes américains (p.293).

ses pouvoirs car il comprend que des capacités seules ne sont rien sans les responsabilités qui vont avec. Les anciens de l'école lui rappellent qu'un même pouvoir peut être utilisé pour le bien ou pour le mal. La suite de la saga montrera à Potter que ce pouvoir peut être enivrant au point d'y sacrifier son humanité, ses amis, ses amours⁹.

Avant même d'entrer à Poudlard, Harry Potter offre un modèle de courage en supportant courageusement les brimades de sa famille d'adoption. Cela ne l'empêche pas de s'engager dans une nouvelle vie avec confiance :

« il ne savait pas ce qui l'attendait, mais c'était certainement mieux que ce qu'il laissait derrière lui. » (p.105)

Une fois dans ce pensionnat, les personnages deviennent les acteurs de leur vie, ils font des choix, agissent, sans que les familles n'interviennent dans ces choix. Celles-ci semblent étrangement absentes. Si les personnages se jettent dans leurs études, ce n'est pas par pression familiale, mais conscients des bienfaits qu'elles vont leur apporter, comme le clame l'hymne de Poudlard :

*« Apprends-nous ce qu'il faut savoir
Que l'on soit jeune ou vieux ou chauve
Ou qu'on ait les jambes en guimauve,
On veut avoir la tête bien pleine
Jusqu'à en avoir la migraine
Car pour l'instant c'est du jus d'âne » (p.135)*

Dès la première aventure vécue dans cette école, Harry Potter et ses amis, qui manquent de mourir face à un chien monstrueux, font preuve d'une remarquable confiance dans l'avenir au lieu de se plaindre :

« Harry et Ron trouvaient que cette rencontre avec le chien aux trois têtes était une belle aventure et ils avaient hâte d'en connaître d'autres. » (p.171)

Le lecteur sent que cet état d'esprit est directement lié au climat de confiance qui règne à Poudlard et à la bienveillance des professeurs. Cette atmosphère permet d'affronter les épreuves sans crainte. D'autant plus que, contrairement à ce qu'il subissait dans sa famille, les punitions sont données avec un esprit de justice. Il y a un système de points

⁹ Jean Claude Milner, *Harry Potter à l'école des sciences morales et politiques*, PUF, 2014, p.26

pour récompenser et punir les élèves. Ce système rend les règles acceptables et dévoile la complexité du monde où chacune de nos actions n'est jamais ni toute noire ni toute blanche. Harry apprend à nuancer son jugement. Ainsi, Hermione est sanctionnée pour avoir désobéi et couru des risques alors que dans le même temps, Harry Potter est récompensé pour avoir désobéi et sauvé la vie de son amie :

« — Miss Granger, votre conduite coûtera cinq points à Gryffondor, dit le professeur McGonagall. Vous me décevez beaucoup. Si vous n'êtes pas blessée, vous feriez bien de retourner dans votre tour. (...) Le professeur McGonagall se tourna alors vers Harry et Ron.

— Je vous répète que vous avez eu beaucoup de chance, mais il est vrai qu'il n'y a pas beaucoup d'élèves de première année qui auraient été capables de combattre un troll adulte. Vous faites gagner cinq points chacun à Gryffondor. »
(p.185)

Le lecteur comprend aussi, avec étonnement, que la désobéissance est parfois nécessaire à la justice. Pour récupérer le cadeau d'un ami volé par Malefoy, Harry désobéit. Au lieu d'être renvoyé comme il l'attend, on le sermonne pour les risques qu'il a pris, puis on le récompense :

« j'imagine que tu prends ça comme une récompense pour avoir violé le règlement » (p.173)

Plus loin, le lecteur voit le héros se révolter contre les discriminations. Harry prend la défense de ceux qui sont persécutés pour un défaut physique ou pour leur comportement :

« Harry croisait Quirrell, il lui adressait un sourire en forme d'encouragement et Ron de son côté, rappelait à l'ordre quiconque se moquait de son bégaiement. »
(p.233)

Outre le fait de dénoncer les injustices, de prendre confiance dans ses capacités et dans l'avenir, il est une leçon plus originale dont le jeune lecteur pourra tirer un bénéfice certain, c'est celle donnée par les échecs du héros. Ces échecs vont amener Harry Potter à remettre en cause son regard sur la société. Lui qui estime d'abord savoir discerner le bien du mal :

« —Je n'ai besoin de personne pour savoir qui sont les gens douteux, dit-il avec froideur. » (P. 116)

doit se rendre à l'évidence : les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent. Un premier avertissement, qu'il ne comprend pas, lui est donné dès le début :

« tous les sorciers ne sont pas bons » (P.24)

Alors qu'il se méfie du professeur Severus Rogue, de son regard noir, de sa sévérité, il fait toute confiance au frêle professeur Quirrell, qu'il va jusqu'à vouloir protéger. La fin l'oblige à revenir sur ses a priori :

« Quirrell éclata de rire, non pas du petit rire grêle et tremblant qu'on lui connaissait, mais d'un rire franc et glacial.

—Oui, Severus faisait un bon coupable, n'est-ce pas ? Toujours en train de fondre sur tout le monde comme une chauve-souris géante ! A côté de lui, qui donc aurait pu soupçonner le p... p... pauvre et bé... bégayant p... p... professeur Quirrell ?

Harry ne parvenait pas à le croire. Ça ne pouvait pas être vrai ! C'était impossible !

—Mais Rogue a essayé de me tuer !

—Non, non, non, c'est moi qui ai essayé de vous tuer. » (p.291)

On mesure le chemin parcouru entre cette phrase et celle du début. Ce chemin c'est celui de tout adolescent qui, comme Harry Potter, fait l'amère expérience de la complexité du monde. Bien qu'il reste dans l'illusion d'un monde de sorciers dans lequel règne la justice, où chacun est récompensé selon son mérite, où les méchants sont punis, contrairement au monde des moldus d'où il vient, quelques tâches viennent ternir le tableau. Le premier tome de la saga ne fait qu'annoncer les futures désillusions du héros.

La croyance que les mauvaises actions laissent des stigmates sur ceux qui les commettent, confortée par la vision du corps de Voldemort, va également voler en éclat au long du récit. Nous constatons que le regard manichéen de l'enfant laisse place à celui de l'adulte. Harry Potter découvre qu'il ne peut se fier ni aux apparences, ni à son instinct qui lui font considérer Rogue comme un ennemi, alors qu'en réalité celui-ci ne cesse de le protéger en secret. Mieux, il comprend que les actes que l'on juge cruels peuvent cacher des intentions bienveillantes et vice-versa¹⁰. L'amour et la bienveillance ne se voient pas toujours. C'est une leçon que tous les enfants découvrent eux-mêmes une fois devenus

¹⁰ La suite de la saga démontrera que le bon Dumbledore est surtout un fin politicien (cf. Jean Claude Milner, *Harry Potter à l'école des sciences morales et politiques*, PUF, p.20).

parents¹¹. Ils sont alors amenés à reconsidérer leur jugement sur leurs parents. C'est la morale de contes de fées comme *Le Petit Poucet* ou *Le petit Chaperon Rouge*.

A contrario, une action qui semble bienveillante peut se révéler, à long terme, remplie de mauvaises intentions. Harry apprend à juger sur le long terme. La suite de la saga lui démontre que le bien et le mal n'existent pas. Seules existent des visions du monde antagonistes qui exigent des sacrifices. Comme dans *Les Disparus de Saint-Agil*, l'individu est obligé de sacrifier certaines choses pour parvenir à ses fins¹².

Comme tous les enfants, Harry Potter pense au début, que l'amitié et le courage se voient¹³. Dans ce premier tome, il construit une profonde amitié avec Hermione, avec qui il ne s'entend pas tout de suite, du fait de la différence d'origine et de caractère. Il apprend que l'amitié n'unit pas forcément des êtres qui se ressemblent. Ils seront encore amis, plus loin dans la saga, au moment où ils seront le plus opposés. On retrouve là une leçon tirée par les héros de Pierre Véry : si l'amitié joue un rôle essentiel dans nos vies, si elle permet de supporter les épreuves, elle ne peut pas tout : « *Dans l'univers de J.K. Rowling les vraies batailles se jouent seul.* »¹⁴

Cette complexité s'applique aussi au courage. Si Harry Potter considère que prendre des risques est une forme de courage, affronter la mort n'est plus synonyme de courage quand il s'agit de tuer des innocents. Le courage réside autant dans les actes que dans les intentions qui les animent. C'est une leçon éminemment politique¹⁵. La question du libre arbitre, de la responsabilité individuelle sont au cœur de cette saga.

Harry Potter part ainsi de l'enfance pour aller vers l'âge adulte, de l'innocence à la naïveté, du regard binaire à une vision complexe du monde. Et comme pour les personnages de Pierre Véry, le retour en arrière sera impossible.

Certains comme Isabelle Cani, ont d'ailleurs voulu voir, dans Harry Potter, une nouvelle forme de roman d'apprentissage :

« *Par les différentes épreuves qu'il va subir, ses joies, ses pertes, Harry va en effet progressivement sortir du monde magique de l'enfance pour entrer dans le monde*

¹¹ Harry Potter découvre par exemple dans la suite de la saga que Malefoy avait l'intention de le tuer avec un geste qui sur le moment lui était apparu anodin (cf Jean Claude Milner, *Harry Potter à l'école des sciences morales et politiques*, PUF, p.27).

¹² Jean Claude Milner, *op. cit.*, p.28

¹³ *Ibid*, p.30

¹⁴ Alex Baptiste Joubert, « Harry Potter, une « œuvre d'art » politique à Sciences Po » (2/2), *La Péniche*, mis en ligne le 25 octobre 2013, URL : <https://www.lapeniche.net/harry-potter-une-oeuvre-dart-politique-a-sciences-po-22/>. [Consulté le 15 mars 2021].

¹⁵ Jean Claude Milner, *op. cit.*, p.30

adulte. Ce processus est douloureux mais indispensable. L'œuvre de Rowling peut en ce sens être considérée comme une lecture qui aide les enfants à grandir, une transition du monde de l'enfance vers le monde de l'adulte. (...) La notion de cycle en littérature de jeunesse est importante. Elle évoque le temps qui passe et notamment le passage de l'âge enfant à l'âge adulte. Ceci permet une identification du lecteur qui grandit avec son héros, ce qui est d'autant plus vrai lorsque la sortie des différents tomes du cycle se superpose à la croissance du jeune lecteur. »¹⁶

« C'est un manuel d'éducation civique, mais pas un prêchi-prêcha consternant comme peuvent l'être les manuels d'aujourd'hui. Ces derniers ne font qu'annoncer : "Il ne faut pas être raciste, il faut être respectueux, gentil, secourable, solidaire"... "Harry Potter" est un vrai manuel qui enseigne la passion de la vérité et le courage. Et la solitude. Oui, "Harry Potter" apprend à assumer la solitude. Ces gamins savent que la vraie bataille se livre tout seul. »¹⁷

Chez J.K. Rowling comme chez Pierre Véry, l'école apparaît comme le lieu privilégié d'un certain apprentissage. Son rôle est d'autant plus fort que les valeurs enseignées y sont à l'exact opposé de celles de la famille d'Harry.

c) *Matin Perdu*

Dans le roman *Matin Perdu*, nous avons encore une fois un personnage à qui la complexité du monde est révélée.

Il commence par prendre conscience du silence en quittant sa famille :

« Ma mère (...) me parla à peine » (p.11)

« Calhau s'abîmait dans le grand silence du matin » (p.11)

Ce silence s'impose à nouveau à lui quand il découvre le bâtiment, malgré une terrible envie de crier :

« je regardai l'énorme édifice, et poussai vers mon village lointain un cri de douleur si profond que je fus le seul à l'entendre » (p.19)

Ce silence qui ne l'avait jamais encore perturbé, avait pourtant toujours prévalu dans sa famille. Quitter sa famille, lui fait prendre conscience de cette présence qui

¹⁶ Clémence Geraud, *L'heptalogie Harry Potter, quelles valeurs pour le cycle 3 ?* Education. 2013.dumas-00865670, p.26

¹⁷ Rémi Noyon, « Vous n'avez rien compris à « Harry Potter », œuvre politique et psy », in *L'Obs*, Publié le 18 novembre 2016 à 14h46, Mis à jour le 02 octobre 2013 à 16h26.

perdure. Il le perçoit dans les conversations vides de contenu, dans les lettres pleines de banalités, les prières sans conviction ou les mots qui ne disent pas ce que l'on ressent réellement :

« j'ai écrit à ma mère. Et j'ai loué le séminaire » (p.42)

Il perçoit progressivement que ce silence n'est ni naturel, ni propre au peuple portugais. Il n'est qu'un moyen de défense face au danger :

« je me taisais aussi, comme si le silence m'eût protégé de tout ce qui autour de moi me menaçait » (p. 12)

« l'abbé Pita réclamait le silence » (p. 187)

« il nous mitraillait, emporté, ivre de colère, pour détruire en nous par avance toute résistance » (p.108)

Il réalise aussi que ce silence isole :

« à ce moment-là, monta en moi du fond de la nuit, lourd de souffrance, un profond désir de silence et d'abandon » (p.22)

Il accentue aussi la peur. Cette peur modifie les comportements. Tout ce vers quoi il est instinctivement attiré est réprimé par la menace : l'amour, le rire, l'amitié, la solidarité. L'individu est réduit au silence, forcé de se contenir, de s'isoler :

« Je lui pris alors la main en silence et il me sembla qu'ainsi nous étions mieux armés contre la peur ». (p.32)

Antonio comprend bientôt que cette situation est voulue et imposée par une menace supérieure qu'il identifie d'abord à l'institution :

« "aller chez le Supérieur" était plus grave que tout. (...) les paroles de cet homme, coupées de silence ouverts de tous côtés sur l'abîme, avaient un sérieux préalable, total, et laissaient derrière elles le vertige d'un espace infini » (p. 34)

« cette présence qui fait définitivement un chef, qui méprise les paroles » (p.35)

S'il accueille avec soulagement la présence de ses amis pour l'aider à supporter sa situation, il finit par se rendre compte que ce réconfort est une douce prison :

« Leur présence était pourtant une consolation pour ma lâcheté » (P.209).

Il se rend compte que l'amitié peut nous entraîner vers un chemin que l'on n'aurait pas choisi naturellement. C'est le comportement de son ami Gaudêncio qui commence par l'alerter :

« Il me semblait subitement que Gaudêncio était passé dans leur camp, qu'il appartenait en fait à la grande machine qui nous détruisait depuis des années » (P.208)

Notre héros prend conscience que la menace qui pèse sur lui, pèse aussi sur toute sa famille depuis bien longtemps. C'est en quittant le seul milieu qu'il n'ait jamais connu, où il croyait que la misère et le silence était choses normales, qu'il comprend les paroles de sa mère :

« Parfois je me mets à penser à tout ce que j'ai souffert depuis que je suis née. Et à tout ce que ton père a pu souffrir. Et à tout ce que souffrent les pauvres gens (...) Et à nouveau, comme jamais encore, il me sembla que ma mère voulait lutter contre une force qui nous dépassait » (p.211)

Il associe d'abord cette menace au séminaire où il retrouve ce silence :

« Au cours des ans, j'allais les rencontrer, ces figures de la peur, dans l'obscurité des couloirs, de l'escalier, silencieuses, immobiles, nous enveloppant d'ombres et de menaces » (p.23)

Mais il finit par comprendre que ce qu'il pensait imposé par l'Eglise, est aussi imposé par les riches. Ce sont eux les donneurs d'ordre :

« Dona Estefânia qui surveillait mes gestes » (p.72)

« elle pénétra dans la sacristie pour évoquer avec le curé mon régime de vacances. Je restais là, en effet, entre eux deux, comme un accusé, sans dire un mot, alors qu'ils décidaient de mon sort » (p.76)

« Dona Estefânia est entrée une lampe à la main. Sans dire un mot (...). Je me suis assis, le plus loin possible pour me protéger contre cette menace. » (p.85)

Dès lors, il entrevoit la complicité et sort de la brume. Lui qui pensait que Dona Estefânia et l'Eglise cherchaient à l'aider à s'arracher à sa condition misérable, à s'élever socialement, lui qui voyait se dessiner une délivrance, une certaine liberté en échange de l'obéissance à l'institution :

« Cette année, tu mangeras encore en cuisine. L'année prochaine tu mangeras avec nous. Un futur ministre de Dieu doit s'habituer à fréquenter toutes les classes sociales » (P.72)

Il comprend qu'en réalité, tous collaborent pour le maintenir dans une soumission et surtout pour l'amener à servir leurs intérêts. Autorisé à manger à la table des patrons avec Dona Estefânia, il réalise son erreur et doit vite déchanter :

« ils m'ignorèrent bientôt, ils ignorèrent tout, avec leur joie de toujours. C'est pourquoi on m'abandonnait peu à peu, mais on ne m'oubliait pas (...) Aussi à

chaque fois qu'une parole passait devant moi, j'écoutais avec attention, pour savoir si elle m'était destinée. Mais elle ne l'était jamais » (p.138).

Le grand fils de la famille, Alberto a tôt fait de le remettre à sa place :

« -Dis-donc. Toi qui as eu 13 en latin, tu dois en savoir beaucoup sur le sujet. Alors, dis-moi donc une chose : que faut-il avec le verbe utor ?

(...)

-avec le verbe utor je ne sais pas.

-il faut l'ablatif. Tu ne connais rien. » (p.140)

Si sa situation vis-à-vis du pouvoir n'a pas changé, s'il est toujours ignoré, vis-à-vis des siens en revanche, plus rien n'est pareil. Le silence se fait désormais en sa présence. Il est devenu un oppresseur à son tour. Il doit même admettre prendre un certain plaisir à faire subir aux autres ce que lui-même subit. Non seulement Antonio Borralho est toujours dans une position d'inférieur, mais il lui est désormais impossible de revenir en arrière en reprenant sa place parmi les siens, du fait de ses études.

Ce cheminement, la distance parcourue entre sa famille et celle de Dona Estefânia lui révèle l'existence des classes sociales, et de l'infériorité de celle de sa famille :

« la bonté de Dona Estefânia, cette dame qui est la piété même, et qui m'a libéré du sort de ceux de ma race » (P.43)

Il comprend petit à petit que c'est cette classe qui dirige réellement, que c'est à elle qu'obéit l'Eglise, que c'est elle qui distille la peur :

« Je me suis alors souvenu des vieilles illustrations que Dona Estefânia utilisait pour me distraire et faire mon éducation. C'étaient des images terrifiantes, de démons bigles, aux yeux de soufre, de tortures marquées du sceau de l'enfer, de grincements de dents, squelettiques...et pour m'éclairer sur le sens des images, pour m'apprendre l'humiliation et la peur, Dona Estefânia me racontait des histoires de damnés, de fantômes apparaissant aux heures mortes, l'épouvante atroce des grandes ombres de la nuit » (p. 73)

Sa propre mère ne s'y trompe pas et lui désigne le vrai maître :

« Elle, cependant ne me parla presque pas. Et, après m'avoir donné un bref baiser, elle me dit d'une voix étouffée et craintive :

-Madame. Regarde Madame. » (p.67)

Comme dans les romans précédents, nous avons un héros dont le regard sur la

société se complexifie : il perçoit les intentions qui se dissimulent derrière les sourires, les beaux discours, la soutane des prêtres, la sévère droiture de Dona Estefânia...A certains endroits, il a gratté le vernis des apparences et aperçu ce qu'il dissimule.

Il voit maintenant que les faux-semblants imprègnent la société et que ce respect de la religion justifie tous les abus d'un régime. Il réalise que ces bons prêtres, sous couvert de respect de la morale et souci d'éducation, cherchent avant tout à former des serviteurs du régime. En cela, le roman renvoie directement à la société portugaise de l'époque. Sous la dictature salazariste qui domina le Portugal entre 1926 et 1974, l'Eglise collabora avec le régime, pour imposer le silence, le respect de la hiérarchie et la soumission du peuple. Il est néanmoins possible de lire le roman en le détachant de cette réalité et en se concentrant sur le récit universel de l'individu soumis à des puissances supérieures dont il cherche à se libérer pour affirmer sa liberté.

Le plus dur pour lui sera peut-être de réaliser que la cruauté n'est pas réservée aux autres. Elle est également présente chez ses propres camarades, chez les siens et même chez lui. Il voit les séminaristes se moquer cruellement de ceux qui se distinguent des autres ou qui osent affirmer une volonté individuelle. Sa famille se moque de l'interdiction pour les prêtres de se marier. Lui-même se moque de ses camarades, soulagé que la punition ne tombe pas sur lui.

C'est en prenant conscience des liens qui l'entravent qu'il peut trouver les moyens de s'en libérer. Face au silence, à l'oppression, à la peur, la solution passe d'abord par la parole ; la parole comme force politique.

Le pouvoir de la parole, il en prend d'abord conscience dans les rares moments où elle surgit dans le séminaire. Il découvre stupéfait, la réaction violente des prêtres à cette prise de parole impromptue. Ils ont la même réaction face au rire. Comme la parole, le rire est une remise en cause d'un état de fait, il désacralise, met de la distance. Le roman d'Umberto Eco, *Le Nom de la Rose*, nous rappelait déjà le souci de l'Eglise d'étouffer les livres qui prônent le rire, comme elle le fit pour certains philosophes.

Outre le rire ou la parole, c'est tout ce qui relève de la vie qui est étouffé par le séminaire. Il y oppose la culpabilisation, la morale, la prudence, la discipline, le silence intérieur et extérieur. Face à la négation du corps, à la culpabilisation des plaisirs physiques :

« Ne pas mettre les mains dans les poches. Ne pas s'adosser. Rechercher des positions inconfortables, si nécessaire. Les mains hors du lit, si possible... »
(p.116)

le narrateur oppose bientôt l'affirmation de son corps :

*« -Qu'est-ce que tu ferais, si tu trouvais Caroline dans ta chambre ?
Et une brusque clameur de colère tellurique me montait à la bouche : « Elle est à moi ! »*
(p.169)

Vergilio Ferreira écrira d'ailleurs un essai sur ce thème¹⁸. La conscience que son corps, pendant longtemps ne lui avait pas appartenu, qu'il lui avait été interdit d'en assouvir les besoins, qu'il fallait en réprimer les pulsions l'avait longtemps perturbé. Comment admettre qu'on doit aimer dieu mais qu'on ne peut pas aimer une femme ? L'affirmation de son corps passera, dans le cas de son personnage, par une automutilation, acte ultime de réappropriation du corps :

« Ma chair pouvait bien brûler. Le désespoir envahit chaque fibre de mon corps. Je voulus prouver à cette sorcière que je la méprisais, que je méprisais la mort, le supplice de la chair. Un éclair de folie me foudroya alors brusquement, de haut en bas. Je pris un pétard, j'allumai la mèche et j'attendis. (...) J'étais seul, face à moi-même et au monde (...) l'explosion eut lieu, je saignai et perdis deux doigts »
(p.198)

A l'enfermement du séminaire et de la maison de Dona Estefânia qui asphyxie, le héros oppose aussi les voyages entre le séminaire et la maison, rares moments de liberté, de rencontres, de partages, de découvertes des femmes :

« Après avoir passé la porte du séminaire, je fus pris d'une envie brutale de pousser un cri de victoire jusqu'aux confins de ma peur. » (p.58)
« Je me souviens que souvent lorsque nous passions près du tonnelier, je doutais de son existence, je désirais le toucher de mes mains » (p.58)
« Autour de moi régnait la joie retenue des gens qui s'installent et s'embrassent (...) me reposant sur tant d'harmonie et de confiance, je m'apaisai. » (p.58)

Dans ces moments, le narrateur prend conscience que toutes ses aspirations (à la sensualité, à la sexualité, à l'amitié, à la solidarité, au rire...), qualifiées de péché dans

¹⁸ Ferreira Vergilio, *Invocação ao meu corpo*, publié par Quetzal Editores, Portugal (2011).

cet endroit clos, sont légitimes. Il revendique la libération de tout ce qui entrave, la parole, le corps, l'esprit. A la négativité du corps, il oppose son affirmation, à l'étouffement des pulsions, il oppose la sublimation des passions, à la privation, il oppose le désir. C'est un véritable renversement des valeurs auxquels il appelle.

Le narrateur reste pourtant modeste face à ces découvertes. Dans les dernières pages, il confesse ne pas savoir s'il aura réussi à se libérer totalement. L'envie de fuir a beau être présente dès le début, il comprend vite que sa volonté seule ne suffira pas. Les échecs de fuite de certains séminaristes le lui confirment. Il sent qu'il faudra autre chose que la simple révolte pour le libérer, que quitter le séminaire ne le libèrera par entièrement. Il donnera alors le change en feignant d'obéir, tout en travaillant à sa libération. Comme le héros de Saint-Agil, Antonio comprend que nos prisons sont d'abord intérieures, que la liberté passe d'abord par une mise au clair de ses choix.

Certains personnages, comme son ami Gama, insufflent leur force au héros, montrent la voie à suivre. L'ami joue ici le rôle de modèle, d'éclaireur. C'est une autre manière de penser, un esprit critique. Mais, encore une fois, le rôle de l'ami est limité, on ne peut se reposer sur lui pour se libérer.

Cette libération, il finit par le comprendre, ne pourra venir que de lui. Il sera seul face aux décisions concernant sa vie. Ce choix va l'engager personnellement et implique de décevoir ses proches, sa mère en l'occurrence. Le héros montre au lecteur qu'on ne peut faire dépendre sa vie de celle des autres, qu'il faut donc faire des choix, les assumer, quitte à décevoir ceux qu'on aime. Quitte même à faire le sacrifice d'une partie de soi. Dans son cas, ce sera sa main qu'il sacrifiera. Le cri de douleur poussé en la perdant marque aussi le début de sa délivrance :

« Tous crièrent à mes oreilles, horrifiés par ma cruauté » (p.199)

Malgré ce sacrifice, le narrateur se souvient avoir douté, à ce moment de ses forces :

« Je me suis brusquement retrouvé devant l'immensité de toute une vie à conquérir. C'était un énorme travail pour mes forces et aujourd'hui encore j'ignore si j'ai pu en venir à bout » (P.215)

Le plus important c'est qu'il n'aura plus jamais peur :

« Cela ne marche plus la peur » (P.110).

Dès lors qu'il comprendra que le silence est une défense contre la menace, que cette menace est diffusée par le séminaire et qu'elle peut être écartée, par la parole, par le rire, il aura fait un pas vers sa libération. Celle-ci ne pourra être totale. Le narrateur le

comprend et confesse, dans le dernier chapitre, que s'il n'est pas encore totalement libéré de cette oppression, l'espoir est là :

« J'ignore ce que sera notre vie demain et même, ô douleur, si j'aurai le courage de lui parler. Mais je sens, dans l'agitation de mon sang, qu'une promesse de triomphe avance avec elle vers moi, se frayant un chemin à travers mon angoisse, traversant ma haine, ma fatigue, mon désespoir. » (p.203)

Ce chemin entre le silence et la prise de parole, c'est aussi celui que suivra l'auteur. Vergilio Ferreira déclara s'être délivré de l'oppression par l'écriture. En écrivant ce roman, il confessa avoir revu ce qu'il avait vécu et posé des mots sur ces événements. Le fait de trouver des mots pour dire les silences, les comprendre fut le début de sa délivrance. Il comprit d'où venait ce silence, qui l'imposait, qui en tirait les bénéfices. Cela lui permit, de se libérer, puis d'avancer. A tel point que ce roman fut une sorte de transition dans sa carrière.

Vergilio Ferreira, qui suivit un moment une veine néo-réaliste, se demande à cette époque « si le pain – métaphore de la préoccupation socio-économique – est un point d'arrivée ou de départ »¹⁹. Lui qui avait un moment pensé que la libération passerait par la satisfaction de ses besoins primaires, laissa place avec ce roman à l'idée que cette satisfaction n'était qu'un premier pas.

Cet espoir de libération passe par la prise de parole et par l'écriture : l'écriture qui interroge et qui oblige à mettre des mots sur ce qu'on a vécu, l'écriture qui permet de mieux se connaître. Cette solution contre la peur, que découvre le narrateur, est offerte aux lecteurs, pour se libérer du même système qui opprime encore le pays à l'époque où le livre est publié. Il est offert, plus globalement, à tous les jeunes lecteurs qui ont peur. Le narrateur et son lecteur prennent conscience, à travers ce livre, à quel point la parole est une arme politique : elle est « une arme qui démasque les silences, qui les *dépotentialise* »²⁰. La parole apporte la connaissance, la connaissance permet de se débarrasser de la peur.

Si le jeune lecteur peut tirer un bénéfice certain des épreuves subies par Antonio Borralho, le premier bénéficiaire de cette prise de parole fut l'auteur lui-même, celui qui finit par se confondre avec le narrateur.

¹⁹ Papoula Talita, « Manha Submersa ou as vozes do silêncio. A proposito de um romance de Vergilio Ferreira », publié dans *Revista Eutomia*, n°01, p. 518

²⁰ *Ibid*, p. 524

Matin Perdu est un roman d'apprentissage dans la mesure où il y a chez le héros un désenchantement du monde. En quittant sa famille pour rentrer dans une école, le héros découvre également qui il est vraiment, en se confrontant à ses pairs à l'instar du jeune Jean-Paul Sartre dans le jardin du Luxembourg²¹.

d) Conclusion

Nous pourrions dire en guise de conclusion que ces trois romans proposent aux jeunes lecteurs des exemples d'adolescents en situation d'éloignement familial qui trouvent dans l'amitié un soutien précieux avant de découvrir que l'amitié seule ne suffit pas, que le monde est moins binaire qu'il n'y paraît mais que des solutions s'offrent à lui. Ces solutions, nous les avons en nous. Ces récits prennent place dans un pensionnat mais pourraient tout autant se dérouler dans une école traditionnelle. Le choix du pensionnat, isolé du reste de la société, permet de détacher la leçon de toute contingence sociale et politique.

Les leçons tirées par nos héros se ressemblent. En effet, malgré la différence de nature des trois institutions en question, il s'agit avant tout d'écoles, de lieux où les enfants sont coupés temporairement de leur famille. Le pensionnat ne fait qu'accentuer l'importance de cette coupure. Comme tous les enfants, à l'école, ils découvrent l'amitié, d'autres manières de penser, d'autres modèles que leurs parents. Ils se découvrent aussi en se comparant à d'autres enfants du même âge.

3. Des romans situés dans l'espace et le temps

Nous venons de démontrer que ces romans étaient des romans d'apprentissage, dont les leçons, potentiellement profitables au jeune lecteur, étaient indépendantes de toute référence à une société quelconque. Les héros font face à des épreuves qui sont celles que peuvent rencontrer tous les adolescents à un certain âge. Le lieu où elles se déroulent importe peu dans ce schéma. Cela peut expliquer le choix de les situer dans des lieux magiques, tel que Poudlard, ou difficilement accessible, tel que le Séminaire (avec une majuscule) et Saint-Agil. Cette volonté de faire disparaître les contours d'une société précise est aussi celle qui est à l'œuvre dans les contes de fées.

²¹ Sartre Jean-Paul, *Les Mots*, Gallimard, 1964.

Pourtant nous allons voir que la société est belle et bien présente dans ces récits. Alors que le pensionnat permet théoriquement de s'extraire des contingences de la société et de neutraliser l'espace et le temps, il apparaît dans ces trois romans comme un moyen de se focaliser sur une société précise. Les auteurs n'inscrivent pas leur récit d'apprentissage dans un monde imaginaire ou intemporel mais se réfèrent bien à un pays et à une époque précise.

a) *Harry Potter*

Même si la saga Harry Potter semble se dérouler dans un monde parallèle au notre²², si Poudlard ne semble accessible qu'aux sorciers, qui doivent emprunter un train depuis un quai que le commun des mortels (les moldus) ne peut voir, il n'en reste pas moins que les références à une époque et à un pays précis sont nombreuses.

Le héros grandit dans une de ces banlieues, typiquement anglaises, dans le Surrey, avec « *ces petits jardins propres* » (p.25). Il se rend à Londres afin d'acheter son matériel scolaire, puis prend le train à King's Cross. Son demi-frère reçoit comme cadeau une deuxième télévision et un ordinateur.

Nous sommes bien en Angleterre, entre les années 91 et 98²³, des années marquées par la gouvernance de Margaret Thatcher et une politique économique libérale qui marque profondément le pays. On trouve de nombreuses références au système de gouvernement²⁴, à l'environnement et à l'histoire anglaise.²⁵

b) *Matin Perdu*

Si l'année n'est pas précisée, le roman de Vergilio Ferreira s'inscrit clairement dans le Portugal de Antonio de Oliveira Salazar qui arriva au pouvoir en 1926 et ne le quitta qu'en 1970. Cet ancien séminariste qui marqua le pays par son paternalisme, son protectionnisme et son catholicisme est un fantôme qui hante tout le roman, de la même manière qu'il hantait la politique portugaise, de loin, en faisant très peu d'apparitions publiques. La toponymie renvoie au centre du pays où l'auteur lui-même fréquenta un séminaire dans les années 30.

²² Le temps est différent dans le monde des sorciers. Une des boutiques existe depuis 382 avant JC.

²³ Jean Claude Milner, *Op.cit.*, p. 8

²⁴ Jean Claude Milner, *Op.cit.*, p. 10

²⁵ Jean Claude Milner, *Op.cit.*, p. 98

Durant les voyages en train, le narrateur mentionne les villes de Celorico da beira, Trancoso, Guarda, Covilhã, Alcaria qui se trouvent sur la ligne ferroviaire qui relie son village au séminaire.

Le narrateur essaie bien de faire disparaître les références à l'époque ou à la chronologie de ses souvenirs

« *Il m'est impossible, dans ce récit, de continuer à respecter la chronologie* »
(p.113)

L'auteur se défendit de vouloir dater son livre. Il cherchait une œuvre intemporelle. Pourtant, il est difficile, quand on connaît l'histoire du Portugal, de ne pas voir les références au régime de Salazar. Salazar était lui-même un ancien séminariste. Son catholicisme imprègne sa politique éducative mais aussi toute sa politique. Il nomma d'ailleurs un ancien camarade de séminaire, ministre de l'éducation. Les leçons administrées par les prêtres ne sont pas celles d'un séminaire mais celle de l'éducation nationale. Les conséquences sur l'individu sont les mêmes. Dans le roman, les moqueries subies par les séminaristes et les curés renvoient à une réalité du Portugal de l'époque.

Par ailleurs, l'auteur a lui-même été séminariste, dans un séminaire situé dans la même région que celui d'Antonio, à la même époque. Les personnages sont directement inspirés par ses anciens camarades. Il s'est parfois contenté de ne changer qu'une lettre à leur nom²⁶. Par contre, la figure du Recteur (avec une majuscule), personnage sans nom, très éloigné de celui de l'époque, représente clairement le Pouvoir. Il est directement inspiré par Salazar lui-même.

c) Les Disparus de Saint-Agil

Si Paul Véry essaie lui aussi d'effacer les références à une époque, *Les Disparus de Saint-Agil* s'inscrit clairement en France, à l'aube de la première guerre mondiale. Nous y sommes sans y être. La réalité du pays échappe aux pensionnaires même s'ils en perçoivent les traces dans le pensionnat.

²⁶ Júlio Pinheiro, « O real e a ficção na "Manhã Submersa" de Vergílio Ferreira » in *Síntese*, n°189 (mars-avril 2008).

Les références à la toponymie française sont nombreuses : le canal de l'Ourcq, la Brie, Lagny, Nancy, Meaux... On se trouve en France, une France rurale, avec le climat de l'est parisien.

Les références à la guerre, qui se prépare, sont nombreuses et correspondent également à la jeunesse de l'auteur. Les professeurs sont tous obnubilés par le conflit. Les informations du journal sont commentées pendant les repas. Le film adapté du roman, sorti à la veille de la seconde guerre mondiale joue intelligemment de cette coïncidence.

Là encore, le pays et l'époque que l'on devine derrière les murs de l'institution n'est pas neutre. L'auteur semble d'ailleurs anticiper l'état d'esprit qui sera celui du pays après la première guerre mondiale. Nous sommes dans une France qui a subi des défaites, qui ne fait plus rêver, la belle époque a disparu. L'idée de décadence imprègne les journaux et les esprits. L'Europe n'est plus le centre du monde comme au XIX^{ème} siècle. La Belle Epoque est terminée.

d) Conclusion

Dans les trois cas, nous avons à faire avec des sociétés précises, marquées par des événements précis, qui ont fait l'objet d'une attention particulière par les historiens : la société française d'avant le premier conflit mondial, celle de la dictature de Salazar au Portugal, celle de l'instauration du néo-libéralisme thatchérien en Angleterre. Ces trois périodes furent porteuses de conséquences indéniables sur la suite de l'Histoire. Elles ont leurs défenseurs et leurs détracteurs.

Cette inscription dans une époque et un pays, n'enlève rien à la compréhension du roman d'apprentissage, qui se caractérise par le fait que le héros doit trouver des moyens de surmonter les obstacles de la vie, quels qu'ils soient. Cependant, elle nous autorise à nous interroger sur le point de vue que le narrateur porte sur cette réalité. Est-il neutre ? Cette réalité n'est-elle qu'un décor scénique, une référence involontaire à un monde connu ou est-elle porteuse d'une information ? Rien n'empêchait les auteurs respectifs de situer leur récit dans une autre époque : l'énigme policière aurait gardé son intérêt, l'école des sorciers aurait été coupé du monde comme elle l'est déjà et il est fort probable que l'expérience dans un séminaire aurait pu être décrite de la même manière à d'autres époques.

4. Des romans avec un regard sur la société

Nous allons ici voir que le narrateur porte un regard particulier sur la société dans laquelle grandissent leurs héros, même si l'action se concentre dans un lieu qui se veut *hors-sol* et que le regard sur la société est loin d'être le sujet principal du récit.

De quelle manière nous montre-t-on cette société ? Est-ce un regard positif ou négatif ? Quel est le point de vue du narrateur ? Est-il neutre ? Enfin, ce regard renvoie-t-il à une quelconque réalité sociale et politique de l'époque ?

a) La société anglaise

Si les aventures d'Harry Potter se déroulent bien en Angleterre, si le pensionnat de Poudlard évoque indubitablement bien l'Angleterre, ce n'est pourtant pas exactement celle que nous connaissons. Comme Harry, en arrivant à Poudlard, nous découvrons un univers familier : des élèves en uniformes, portant des insignes, des rites, des cérémonies, une discipline, une organisation en communautés, une place faite au sport qui évoquent fortement les prestigieux collèges anglais²⁷. L'architecture même de Poudlard renvoie à ces établissements et surtout à l'époque de leur fondation.

Pourtant, à y regarder de plus près, la ressemblance s'arrête là. Pour ce qui est des institutions d'abord, on se rend compte qu'aucune référence n'est faite à la monarchie, à la reine, aux titres de noblesse ou à la religion. On en a juste conservé les atours. Cette architecture est purement ornementale, comme dans un château de Walt Disney. En allant plus loin, nous pourrions nous croire dans une école laïque²⁸.

Même s'il n'y a pas de représentant du roi, l'ordre règne. Il y a des prisons et des procès, tenus par des créatures violentes et extérieures à l'école. Comme à Venise ou au Vatican, la justice fonctionne indépendamment de celle du pays²⁹. Si la justice semble être la même pour tous, la suite de la saga montre qu'un magicien a le pouvoir d'y échapper par son pouvoir. Ce sera le cas pour Hermione et Dumbledore³⁰.

L'école a un système de points qui permet de punir ou d'avantager les élèves selon leur attitude. Ce qui signifie qu'elle reconnaît, pour chaque action, ses aspects positifs et négatifs. Une même action peut être punie d'un retrait de quelques points qui seront compensés par un ajout d'autant de points. Il n'y a pas de peine plancher. Les jugements

²⁷ Milner Jean-Claude, op.cit., p.61

²⁸ *Ibid*, p.62

²⁹ *Ibid*, p.90

³⁰ *Ibid*, p.88

sont nuancés, adaptés à la situation.

Pour autant, le système anglais n'est pas complètement rejeté. Poudlard semble avoir conservé le système de bourse des public schools anglaises. Bien qu'elles soient payantes, un système de bourse permet de recruter des talents dans toutes les classes sociales, amenés à devenir des serviteurs de l'état³¹. Ces écoles sont dotées par des institutions (couronne, corporation, marchand). Cette public school reste néanmoins idéalisée : les classes sociales existent, mais il n'y a pas de lutte entre elles, du moins en apparence³². Jamais les frais de scolarité ne semblent poser de problèmes. Certaines familles financent elles-mêmes les études de leurs enfants. Harry Potter découvre que de l'argent a été mis de côté pour assurer les siennes.

Pour ce qui est des apprentissages, ce qui nous saute aux yeux, c'est l'absence de technologie. Il n'y a pas d'informatique ou de moyens magiques pour apprendre. C'est le livre qui est la base du savoir. La transmission se fait par le livre, l'écrit, l'oral, la mémoire. D'ailleurs les élèves reçoivent du courrier, écrit sur du papier, distribué par des chouettes. Une absence de technologie qui pourrait révéler la nostalgie d'un monde disparu.

Etonnamment, on ne devient pas sorcier en utilisant la sorcellerie dans cette école. Il faut apprendre des formules latines par cœur (l'imaginaire auquel renvoie J.K. Rowling n'est pas celui des lointains ancêtres celtes, comme chez Tolkien, mais plutôt européen³³). Ce savoir fait référence à des traditions latines ou grecques plutôt que celtes ou anglo-saxonnes. En effet, le contenu des cours est à rapprocher de la tradition Humaniste, dans la mesure où la religion n'a aucune emprise sur les savoirs. Là encore, il y a une distance avec les valeurs nationalistes de la Grande-Bretagne actuelle³⁴.

Si l'on se concentre sur les valeurs mises en avant, on remarque qu'elles sont loin des valeurs libérales de notre époque. Le travail manuel est aboli. Les objets sont transformés sans aucune valeur ajoutée³⁵. La technologie est absente. Dans la ville parallèle à Londres, que l'on rejoint en empruntant le *Chemin de traverse*, si l'on trouve des banques, c'est l'or qui sert de référence stable. Les boutiques que l'on y trouve sont des petites échoppes où chaque vendeur est son propre patron. On ne trouve pas de grandes surfaces³⁶. Sans aller jusqu'à dire que le monde de la magie est anticapitaliste,

³¹ *Ibid*, p.65

³² *Ibid*, p.75

³³ *Ibid*, p.81

³⁴ *Ibid*, p.50

³⁵ *Ibid*, p.51

³⁶ *Ibid*, p.51

on peut tout de même penser que les institutions de Poudlard sapent les fondements de l'économie et de la justice anglaise.

Au niveau humain, hommes et femmes, parmi les professeurs et les élèves se côtoient sans distinction. Il y a égalité des sexes. L'auteur ne s'attarde ni sur les origines nationales des élèves, ni sur leur religion. Tout le monde porte le même uniforme et parle l'anglais britannique. L'auteur aurait d'ailleurs exigé que, dans les adaptations cinématographiques de son œuvre, les acteurs parlent un anglais britannique, alors que les films visaient un public international³⁷. Nous pourrions y voir un relent nationaliste de sa part, si de nombreux exemples ne venaient contredire cela. Elle serait plutôt dans un refus de l'uniformisation de l'anglais. Faisant référence à ce mélange des genres, le magazine *Time* écrivait en 2005 : « Rowling adapte un genre fondamentalement conservateur à ses propres fins progressistes. Son Poudlard est laïc, mixte, multiculturel, multiracial »³⁸.

Dans cette école, si l'on apprend à être sorcier, on apprend aussi à éviter d'être un tyran comme Voldemort, pour qui seul le pouvoir compte. On y apprend que le savoir et le pouvoir de sorcier impliquent des devoirs. En limitant le pouvoir des sorciers, l'auteur montre son aversion à l'égard du libéralisme absolu, qui prône l'absence de contraintes, refuse toute entrave à la libre entreprise.

En 2001, Isabelle Smadja affirmait que Harry Potter était « le premier héros de fiction de la génération antimondialiste, anticapitaliste, pro-Tiers-monde des manifestations de 1999 à Seattle », ajoutant qu'on y trouvait « une critique féroce de la société de consommation et du monde de la libre entreprise »³⁹.

Pour autant, il y a dans cette école une autorité, celle de Dumbledore, qui n'est pas soumise à discussion. Les règles sont posées dès le début. Les élèves les connaissent. Ils ne sont pas appelés à défendre leurs points de vue auprès des professeurs. Il n'y a pas de recherche du consensus, de vote démocratique. Derrière l'importance que l'auteur attache aux règles et à l'autorité, on pourrait voir une critique des systèmes démocratiques qui, à force de rechercher le consensus, se montrent parfois impuissants.

Pour résumer, nous pouvons dire que si Poudlard fait bien référence à l'Angleterre des années 90, elle existe comme une alternative au monde capitaliste, celui de Margaret Thatcher. Dans le roman de Rowling, ce qui transparait de la société contemporaine

³⁷ *Ibid*, p.55

³⁸ (en) Lev Grossman, « J.K. Rowling, Hogwarts and all [archive] », *Time*, 17 juillet 2005.

³⁹ Isabelle Smadja, « Qui est vraiment Harry Potter ? [archive] », *Le Monde*, 30 juin 2004.

anglaise révèle ainsi une critique de la société. Si la monarchie et la religion sont absentes, si les valeurs prônées sont loin de celles de l'Angleterre d'aujourd'hui, l'auteur en conserve l'architecture, les rites et les apparats. Elle en conserve aussi certaines pratiques telles que le système des bourses.

Pour le reste, elle va chercher ailleurs ce qui l'intéresse. Dans le passé d'abord : elle revendique certains aspects d'une Angleterre disparue, celle de Dickens. A l'image de la gare de King's Cross, qui appartient bien à notre réalité, mais qui dans le monde décrit par l'auteur n'est pas encore privatisée. Architecturalement et administrativement, elle reste une gare du XIX^{ème} siècle⁴⁰. Son statut intermédiaire entre le vrai et le faux, est confirmé par le fait qu'elle soit, dans le roman, la porte d'entrée du monde des sorciers. Harry Potter y embarque pour Poudlard, d'un quai magique auxquels les simples humains ne peuvent accéder.

Elle pioche aussi dans les expériences les plus avant-gardiste de notre époque : elle met en avant une école sans ordinateur, sans téléphone portable, sans problème d'argent, de classe sociale, sans communautarisme (que le port de l'uniforme devrait pourtant garantir), où le livre et le sport sont valorisés, où chacun est traité équitablement, où le mérite est récompensé, où il y a des règles, où il y a une concurrence saine. Des expériences menées ces dernières années, dans certaines écoles de la Silicon Valley, ont proposé des écoles dans lesquelles les nouvelles technologies étaient bannies⁴¹.

Enfin, c'est parfois sur le vieux continent qu'elle trouve des solutions pour constituer son univers *idéal*. En effet, Poudlard trouverait parfaitement sa place en France, en tant qu'établissement mixte, laïc et multiracial.

Dans ce schéma, le pensionnat décrit ici, apparait comme un contre-modèle, une utopie. L'auteure ayant conservé certains aspects de la réalité anglaise, nous sommes amenés à penser qu'elle a conservé ce qui méritait d'être défendu selon elle et que ce qui n'est pas repris est écarté, voire condamné. Nous en déduisons que Poudlard dénonce un monde et en offre une alternative, basée sur des valeurs anglaises. Cette vision de la société anglaise a d'ailleurs été confirmée par l'auteur quelques années après.

Il faut bien admettre que cette Angleterre *bis* fascine Harry Potter et son jeune lecteur. Elle lui apparait comme un monde idéal, en comparaison avec celui qu'il connaît,

⁴⁰ Milner Jean-Claude, *op.cit.*, p.54

⁴¹ Colleen Hagerty, « Pourquoi les parents de la Silicon Valley interdisent la technologie à leurs enfants ? », BBC News, mis en ligne le 4 juillet 2019, URL : <https://www.bbc.com/afrique/monde-48845492>. (Consulté le 12 avril 2021)

celui dans lequel il a souffert jusqu'à l'âge de 11 ans. Ce monde, bien que caricatural, est celui de l'Angleterre des années 90. C'est en découvrant un autre type de société que le héros et son lecteur comprennent les défauts du monde dans lequel ils vivent. Il perçoit la réalité en la quittant.

Le pays dans lequel a vécu Harry Potter est celui de la famille Dursley, sa famille d'accueil jusqu'à l'âge de 11 ans. Elle représente l'espèce humaine *normale*, désignée par le terme de *molus*. Elle n'a aucun contact avec le monde des sorciers qu'elle méprise par ailleurs. Cela explique en partie le mépris envers Harry dont les parents étaient sorciers.

C'est une famille *anglaise* jusqu'à la caricature : elle vit dans une banlieue de Londres, dans une maison avec jardin, entouré d'une clôture, boit du thé en regardant la télé... L'auteur dit d'ailleurs de ses membres qu'ils sont « parfaitement normaux » (p.7). Le père dirige une entreprise de perceuses (p.7) se rend à son bureau en ville en voiture. C'est une famille bourgeoise. On dit d'eux qu'ils « avaient tout ce qu'ils voulaient ».

Si l'on admet que les Dursley sont les représentants de la famille anglaise alors il faut admettre que le portrait n'est pas tendre. Ils espionnent leurs voisins et diffusent les potins autour d'eux. Ils détestent tout ce qui a « trait à l'imagination » et ne supportent pas les gens qui s'habillent de « manière extravagante ». Ce qu'ils craignent par-dessus tout c'est qu'on découvre qu'ils ont des sorciers dans leur famille. L'image qu'ils renvoient de ce milieu est peu sympathique, au premier abord.

On les découvre très vite tyranniques, allant jusqu'à infliger humiliations et punitions au pauvre Harry Potter. Ils le font dormir dans un placard sous l'escalier. On retrouve chez eux, certains comportements, déjà dénoncés dans des œuvres contemporaines : ainsi le film anglais, *Billy Elliot*⁴² évoquait déjà une famille de milieu modeste rejetant le fils qui se démarque, celui qui a des dons, qui ne fait pas comme les autres.

L'éducation qu'ils donnent à leur fils unique est proche de celle que l'on dénonce encore aujourd'hui. Il fait des crises de pleurs et frappe ses parents quand il n'obtient pas ce qu'il veut (p.20), compte le nombre de cadeaux qu'il reçoit pour comparer avec les années précédentes, frappe son beau-frère sans jamais être puni. La liste de cadeaux (« le vélo de course, un caméscope, un avion radio-commandé, seize nouveaux jeux vidéo et un magnétoscope », ainsi qu'une montre en or) et les festivités de son anniversaire (parc d'attraction, cinéma, fast-food) révèle les valeurs consuméristes et superficielles de la

⁴² *Billy Elliot*, film de Stephen Daldry (2000).

famille. Le sport est aussi absent de son quotidien que les livres.

Il n'est pas exagéré de résumer en disant qu'ils sont cruels, injustes, laxistes, matérialistes, consuméristes, fiers et racistes. Quant à leur fils, c'est l'enfant-roi dans toute sa splendeur caricaturale.

Nous avons là un portrait au vitriol d'une certaine bourgeoisie anglaise⁴³ vivant dans une banlieue résidentielle. Il s'agit là d'une bourgeoisie dont les valeurs sont celles du libéralisme thatchérien⁴⁴. La propre sœur de Mrs Dursley s'appelle d'ailleurs Marge, diminutif de Margaret comme Margaret Thatcher. Elle possède un bulldog, chien symbolisant le peuple anglais. Cette bourgeoisie, favorisée par les réformes de Margaret Thatcher, fut aussi son principal soutien. Par leur comportement, ils appliquent l'idéal libéral, de dureté envers les faibles, donnant de l'importance aux apparences, matérialistes. Il s'agit bien évidemment d'une caricature mais qui ne laisse que peu de place aux doutes sur la pensée de l'auteur. Celle-ci confirma bien évidemment cette interprétation des Dursley et sa haine des années Thatcher⁴⁵.

Pourtant Harry ne ressent aucune haine envers eux. Il ne connaît pas d'autres manières de faire. Il accepte sa situation, trouve des plaisirs dans des choses simples (comme une sortie au zoo). Il se réjouira de son arrivée à Poudlard sans pour autant manifester de haine envers sa belle-famille. Bien vite, le contraste entre le monde de Poudlard et le monde qu'il connaît saute aux yeux de Harry et du lecteur. L'école lui semble un paradis. Il comprend qu'un monde avec d'autres manières de faire est possible. Il découvre un endroit où l'on est jugé selon sa valeur et non suivant ce qu'on possède. Il découvre qu'autorité ne rime pas avec injustice. Il est bien traité, dort dans une vraie chambre, son courrier est respecté. Il y a des règles, de la justice, la violence y est punie, on respecte les livres, on pratique assidument le sport, l'argent n'y est pas important... Poudlard offre un contre-exemple de la société dont vient Harry. Il renferme une société idéale comparée à celle d'où il vient. Le pensionnat apparaît dès lors comme une antithèse, un contre-exemple de la société anglaise. Cette vision très critique de la société anglaise libérale est un peu simpliste, mais elle correspond à un mouvement de pensée que l'auteur ne nie pas.

⁴³ « les *Potter* ressemblent par endroits à des diatribes contre la classe moyenne moderne, surtout quand Harry affronte sa famille adoptive ridiculement dysfonctionnelle et carrément abusive, les Dursley ». (en) Steve Bonta, « Tolkien's Timeless Tale », *The New American*, 28 janvier 2002, vol. 18, n^o 2.

⁴⁴ Jean Claude Milner, *op. cit.*, p. 40

⁴⁵ Jean Claude Milner, *op. cit.*, p. 41

L'intérêt du regard porté sur ces deux sociétés, c'est qu'il n'est pas complètement manichéen. Bien sûr, le héros restera longtemps dans l'illusion apaisante d'une société idéale, mais son regard évolue au cours de la saga. Il découvre qu'à Poudlard, des individus, des groupes et même des écoles, s'affrontent parfois jusqu'à la mort. Il découvrira que l'éducation dispensée cherche à faire de bons sorciers plutôt que de bons citoyens. On ne voit pas de cours d'histoire, de géographie, d'anglais... Petit à petit, Rowling révélera que l'égalitarisme, le pluralisme et la démocratie n'y existent qu'en apparence. Il existe à Poudlard des salles secrètes comme il existe des intentions au-delà des apparences. Harry Potter en viendra à se demander comment empêcher les dérives de certains humains en découvrant que même les sorciers ne peuvent y échapper. Si cette vérité prendra du temps avant d'être admise, il y a dès les premières pages, une phrase, prononcée par Hagrid, qui aurait pu le mettre sur la voie : « les sorciers ne sont pas tous bons ». En clair, Harry Potter apprendra qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

Ainsi, dans ce roman, le pensionnat apparaît comme une alternative, un contre-modèle à la société anglaise contemporaine. Les deux modèles sont proposés, à Harry comme au jeune lecteur. La critique se fait par contraste. Le pensionnat est ici une utopie.

b) La société portugaise

Nous avons vu que le roman *Matin Perdu* se déroulait bien au Portugal, à une période qui correspond à la jeunesse de l'auteur. Cette période est aussi celle des débuts du nouveau régime autoritaire instauré par Salazar. Le pays tel qu'il est décrit par le narrateur correspond parfaitement à l'image qui en est donnée par certains témoins de l'époque.

C'est alors un pays pauvre et majoritairement rural. Le PIB est l'un des plus bas d'Europe⁴⁶. Les visiteurs étrangers témoignent de la tristesse qui caractérise le pays :

« 35 ans de dictature, nous disait un ami, ont changé le caractère de notre peuple.

Nous sommes devenus moroses, apathiques et intellectuellement amorphes. »⁴⁷

Quant au silence que nous avons pointé du doigt dans le roman, il s'impose à tous dans le Portugal de l'époque. Ce silence qui empêche Antonio et sa famille de mettre des mots

⁴⁶ Jacques Georgel, *Le salazarisme*, Editions Cujas (20 avril 1982).

⁴⁷ Peter Fryer et Patricia McGowan Pinheiro, *Le Portugal de Salazar*, traduit de l'édition anglaise, Paris, Editions Ruedo Ibérico, (1963), p.187

sur ce qui les opprime, de s'unir et de se battre, il n'échappe pas à ceux qui observent le pays. Le poète Miguel Torga⁴⁸ sut mettre des mots dessus :

Dies Irae

Tu aimerais chanter, mais personne ne chante.

Tu aimerais pleurer, mais personne ne pleure.

Un fantôme lève

Une main de terreur sur notre temps.

Tu aimerais crier, mais personne ne crie.

Tu aimerais t'enfuir, mais personne ne fuit.

Un fantôme limite

L'avenir tout entier au seul jour d'aujourd'hui

Ce silence était imposé notamment par la peur de la PIDE, la police politique du régime. Elle était d'autant plus efficace qu'on ne savait pas toujours qui y appartenait et que les peines étaient arbitraires. Par un décret de 1945, la PIDE avait le droit d'emprisonner quelqu'un sans aucun motif pour trois mois en préventive, avec l'autorisation du ministère de l'intérieur. Cela pouvait se prolonger 6 mois⁴⁹. Cette police pratiquait la torture et la censure. Tout comme dans le Séminaire, le courrier était contrôlé. Le silence est une question de survie et de tranquillité. La peur qui pèse sur le héros, ses camarades et sa famille est à l'image de celle qui règne sur le Portugal de l'époque. L'autorité, la répression, la censure, la torture, l'interdiction des partis politiques et des syndicats permirent d'y assurer la paix civile.

Ce que montre aussi le roman, c'est le lien direct entre la situation du peuple et la position de l'Église portugaise. Cette église collaborait avec le régime. Dans leur livre, publié en 1963, Peter Fryer et Patricia McGowan Pinheiro témoignent du fait que la violation du secret du confessionnal permit de nombreux emprisonnements⁵⁰. A tel point que l'église intègre les institutions. En étudiant les structures de la PIDE, on découvrit que la direction était assurée par 5 personnes, même si le véritable patron était Salazar

⁴⁸ Torga Miguel, *Cantico do homem*, Edição. Coimbra, 1950

⁴⁹ Peter Fryer et Patricia McGowan Pinheiro, *Le Portugal de Salazar*, traduit de l'édition anglaise, Paris, Editions Ruedo Ibérico, (1963), p.99

⁵⁰ *Ibid*, p.99

lui-même. L'effectif des tortionnaires comportait une brigade féminine, 15 médecins et 5 séminaristes⁵¹.

Enfin, le roman démonte le système et révèle les vrais bénéficiaires du régime : la caste des propriétaires terriens et des grands industriels⁵². Ce sont eux qui bénéficient économiquement de cet état de fait. Ce sont eux qui poussèrent à cette politique qui permit d'assurer un chômage très bas en échange de salaires très bas⁵³ :

*« au nom de la religion l'élite autodésignée de la bourgeoisie se prépare à gouverner un peuple discipliné, dont chaque membre est résigné à se contenter, sans révolte, de la place qui lui est assignée dans la hiérarchie de l'état nouveau : un état dont l'autorité s'appuiera surtout sur la raison, la bonté, l'intérêt public, la conscience générale des vertus du système »*⁵⁴

*« tout le mode de vie de la classe moyenne et supérieure portugaise est basé sur l'existence d'une armée de femmes jeunes et vieilles qui n'ont pas d'autres possibilités de travailler et qui constituent une source inépuisable de main d'œuvre bon marché ».*⁵⁵

*« il existe de grands trusts industriel (la CUF, la SACOR...) qui possèdent de nombreuses filiales dans toutes les activités, et un quasi-monopole au Portugal. Elles aussi profitent du régime et l'appuient. Alfredo da Silva, le fondateur de la CUF était considéré comme la 6^{ème} fortune du monde ».*⁵⁶

Il suffit d'ajouter que les propriétaires terriens étaient aussi les principaux législateurs pour comprendre les moyens dont ils disposaient pour soumettre la population⁵⁷.

Cette caste trouva dans la figure de Salazar, le chef providentiel : un ancien séminariste, catholique fervent, professeur d'économie, profondément anti-communiste, doté d'un charisme, auquel le personnage du Recteur du Séminaire renvoie directement :

« Son éducation se reflétait dans sa personnalité austère et grave : grand, distingué, strictement vêtu de sombre, le teint mat, le regard profond, Salazar exerce une certaine attirance. Mais jamais, il ne se départit de son air de

⁵¹ *Ibid*, p.165

⁵² Yves Léonard, *Le Portugal*, Les Etudes de la Documentation Française, p.18

⁵³ *Ibid*, p. 18

⁵⁴ Jacques Geogel, *Le salazarisme*, Editions Cujas (20 avril 1982), p.231

⁵⁵ Peter Fryer et Patricia McGowan Pinheiro, *Le Portugal de Salazar*, traduit de l'édition anglaise, Paris, Editions Ruedo Ibérico, (1963), p.99

⁵⁶ *Ibid*, p. 99

⁵⁷ José Hermano Saraiva, *Historia Concisa de Portugal*, Publicações Europa-América (1981), p. 137

*séminariste guindé et de sa posture de professeur intouchable. On ne lui connaîtra aucune liaison féminine : il avait sans doute épousé la patrie ».*⁵⁸

L'opportunité de faire des études pour des jeunes de famille modeste, l'éducation catholique reçue, le parrainage de la famille de propriétaires, le respect de la hiérarchie, tout cela n'est qu'une transposition de la réalité portugaise de l'époque. La politique éducative du régime était claire. La religion y joue un rôle dominant. En cela, choisir un séminaire pour situer l'action est aussi une manière de mettre en scène, non seulement la politique éducative du régime, mais sa politique tout court. De nombreux ministres, ainsi que certains personnages clés du régime, choisis par Salazar, avaient comme lui suivi des études dans un séminaire. Mario de Figueiredo, nommé en 1940, ministre de l'Education, fut son collègue au séminaire de Viseu. Ces hommes considéraient l'école comme un danger. Il fallait éviter de développer l'esprit critique et l'instruction qui poussent les individus à réclamer des augmentations de salaire⁵⁹. En cela, ce séminaire comme toutes les écoles portugaises de l'époque ne faisait qu'inculquer les valeurs et utiliser les méthodes du régime.

Le séminaire alliait l'avantage d'offrir une éducation aux enfants des classes populaires qui n'avaient pas les moyens de financer de longues études, mais aussi de diffuser la morale et les valeurs du régime. Lors d'un discours sur la nouvelle constitution, Salazar déclara :

« nous ne comprendrions pas (...) que l'école portugaise soit neutre (...) nous sommes obligés de dire que nous ne reconnaissons aucune liberté contre la nation, contre le bien commun, contre la famille, contre la morale. »

*« Même si, comme nous le disions, la trilogie Dieu-Patrie-Famille n'a jamais été inscrite dans les statuts légaux en tant que formule officielle ou officieuse ou encore demandé à être imposée comme rituel devant être célébré et intériorisé, si ce n'est au niveau scolaire où justement naissait et se développait sous la férule des maîtres, les esprits de ceux qui auraient un jour à gouverner et à être gouvernés, la vérité c'est que depuis 1938, elle résume l'essentiel de ce que le Salazarisme de manière plus ou moins explicite a défini ou voulu définir comme sa "Weltanschauung" (vision du monde) ».*⁶⁰

⁵⁸ Christian Auscher, *Portugal*, Seuil, Paris, collection Point Planète, 1992, p.131

⁵⁹ José Hermano Saraiva, *Historia Concisa de Portugal*, Publicações Europa-América (1981), p.327

⁶⁰ Joao Medina, *Historia do Portugal Contemporaneo – politico e institucional*, Universidade Aberta, Lisbonne, 1994, p. 219

La situation économique laisse peu d'opportunité aux classes populaires de faire des études :

« Pour les enfants qui ne se résignaient pas à un avenir bouché et que la misère n'a pas déjà condamnés, sans recours, au travail dès la prime jeunesse sans aucun passage par l'école, l'apprentissage intellectuel ne peut s'effectuer qu'au séminaire ou dans l'armée, la garde nationale républicaine, la police. »⁶¹

Instruire toute la population ne fut donc pas une priorité nationale. On notera même une augmentation de l'analphabétisme au Portugal :

« plusieurs auteurs insistent sur le caractère voulu de cette carence éducative. Le savoir donné au peuple lui permet de mieux comprendre le monde et notamment de déceler l'injustice sociale ; il rend exigeant, il est à la source des revendications, il finit par troubler l'ordre. »⁶²

« Les hommes qui apprenaient à lire et à écrire ne se résignaient plus à travailler la terre »⁶³.

C'est ainsi que le budget consacré à l'éducation demeura longtemps le plus bas de tous les pays de l'OCDE. Le nombre d'école diminua entre 1926 et 1936 ⁶⁴. Le taux d'analphabétisme touchait 80% de la population rurale⁶⁵.

Le roman va encore plus loin, puisqu'il montre aussi une réalité plus sournoise du régime : ceux qui sont éduqués, le sont dans un but précis. On cherche moins à fabriquer des libres penseurs, qu'à former de futurs cadres obéissants et reconnaissants. De même, Antonio en suivant des études au Séminaire prend conscience qu'il s'éloigne des siens. Il ne pourra jamais retourner vers ce monde. Dans *Matin Perdu*, le jeune héros quitte une vie de misère pour tomber dans une vie de soumission à une autorité supérieure. Autorité qui par ailleurs attend de la reconnaissance pour cette ascension.

Toute cette réalité politique, économique et sociale était bien évidemment inaccessible aux yeux d'un enfant. Elle échappait aussi à bon nombre de citoyens portugais de l'époque, qui vivaient sans avoir la conscience d'où venaient leur malheur et leur tristesse. Salazar chercha à vivre en autarcie et criminalisa l'émigration. Le pays étant isolé, fermé aux étrangers, avare en passeports, les Portugais n'avaient que peu de possibilités de comparer leur situation ; ils attribuaient leur malheur à la fatalité :

⁶¹ Jacques Georgel, *Le salazarisme*, Editions Cujas (20 avril 1982), p.232

⁶² *Ibid*, p.231

⁶³ José Hermano Saraiva, *Historia concisa de Portugal*, publicacoes Europa-América, Portugal, p. 327

⁶⁴ Jacques Georgel, *Le salazarisme*, Editions Cujas (20 avril 1982), p.231

⁶⁵ *Ibid*, p.231

« nous n'avons jamais rencontré autant de difficultés, à croire que le mur du silence se dresse non à l'est mais entre le Portugal et nous »⁶⁶.

Le Séminaire ressemble au Portugal, par son isolement, sa fermeture, l'impossibilité de s'en échapper ou de contester ses règles. Ceux qui émigraient étaient surveillés car la vie à l'étranger était une menace pour le modèle portugais. On surveillait tout ce qui venait de l'étranger : courrier, presse, émigrés...

De même, les vacances scolaires sont pour Antonio des moments cruels car il est soumis à toute sorte d'envies. Ces vacances sont aussi l'occasion de prendre conscience de la misère de sa famille par contraste. Chaque moment de liberté rend plus difficile le retour au pays.

Ce Séminaire agit pour le héros, ainsi que pour l'auteur lui-même, comme une expérience dans une éprouvette. A travers ce roman, on perçoit distinctement le rôle de chacun. Ce que la vie ne nous permet pas de percevoir à l'œil nu, à moins d'avoir une compréhension aigüe de la société dans laquelle on vit, du fonctionnement de l'état, de l'idéologie des états, des diverses forces qui manœuvrent pour imposer leur volonté, les jeux d'influence obscures, les non-dits, les hypocrisies, la littérature le permet. Elle révèle au héros et au lecteur la misère et son origine. Elle rend accessible, compréhensible des notions abstraites. On comprend ce qui l'avait opprimé durant tant d'années. Tous les mécanismes y sont visibles, décodables. L'expérience du Séminaire rend immédiatement compréhensible une société tout entière. Il est un révélateur. C'est pourquoi, nous pouvons dire que le Séminaire est ici une allégorie du régime, un monde à l'échelle de l'enfant-témoin.

Cette interprétation politique a toujours été rejetée par Vergilio Ferreira. Il refusa qu'on utilise son livre comme argumentaire contre l'église et la politique éducative de Salazar⁶⁷. Il mit davantage en avant l'oppression sociale que subissait sa génération. Pour lui, la libération commença par le travail de l'écriture, qui lui permit de mettre des mots sur les silences.

Il n'en reste pas moins que le roman devint un succès après la chute de la dictature. Vergilio Ferreira a su, dans ce livre concentrer le silence, la tristesse, la soumission, l'importance de l'église, la forte hiérarchisation de la société, la censure, la surveillance,

⁶⁶ Olivier Maillard, « La trahison du silence » in *Frères du Monde*, revue bimestrielle, n°48, Bordeaux, 1967, p.1

⁶⁷ Vergilio Ferreira, *Conta-Corrente*, Quetzal Editores.

la morale chrétienne au service d'un pouvoir économique, l'isolement du pays ainsi que son dirigeant charismatique :

*« Bon nombre de ces silences mettent en évidence l'atmosphère d'oppression à laquelle étaient soumis ceux qui appartenaient aux classes défavorisées, victimes de la misère et de l'injustice sociale. *Matin Perdu* (...) fait écho, par le silence, à la relation dominant/dominé, dont l'Eglise et Antonio Borralho, sont respectivement des exemples significatifs. Entre les années 40 et 50 au Portugal, marquées par le régime dictatorial salazariste, l'Eglise agissait comme une force de répression de l'idéologie d'émancipation des milieux urbains et de justice sociale dans les campagnes. Pour les enfants des villages, l'unique alternative à la misère et au travail des champs était le séminaire. En devenant prêtre, ils parvenaient à une meilleure situation économique et acquéraient un statut social. Même si nombre d'entre eux n'avaient pas la vocation, c'était là le chemin le plus simple à suivre, un chemin qui n'était pas dénué des douloureuses expériences de soumission inconditionnelle. »*⁶⁸

La figure de Salazar, Président du Conseil pendant près d'un demi-siècle, prônant l'ascétisme, la soumission des hommes, mais aussi l'ordre, le respect de la hiérarchie, l'individualisme trouve dans la figure du Recteur et son Séminaire, dans lequel on pourchasse les signes d'amitié, de communauté, d'alliance, de fraternité, un alter égo parfait. C'est la même autorité qui règne sur les individus.

Il est difficile de ne pas faire le rapprochement entre l'oppression subie par ce héros est celle que subit le Portugal durant près de 40 ans. En écrivant, le narrateur revit cette oppression et ses conséquences, il en comprend les raisons et fait un portrait plus ou moins fidèle des Portugais de sa génération. Il comprend dès lors son silence mais aussi « celui de sa patrie – celui d'un Portugal qui avait avec l'Eglise une des armes de l'oppression. »⁶⁹

Il n'est peut-être pas interdit de penser que ce qui a motivé la construction de ce roman n'est pas très éloigné de ce que Daniel Defoe tenta de faire dans son *Robinson Crusoé* :

« Dès 1688, la question fondamentale de l'origine des sociétés politiques et de la forme du gouvernement ne pouvait manquer de marquer les écrits de Defoe. (...) »

⁶⁸ Papoula Talita, *op. cit.*, p. 518.

⁶⁹ Papoula Talita, *op. cit.*, p. 524.

*En effet, à la lecture de ce texte, nous pouvons percevoir un lien entre le motif de l'insularité et les thèmes du pouvoir et de l'autorité. Le huis-clos insulaire permet de concentrer les relations de pouvoir, un peu comme dans *The Tempest* de Shakespeare, et l'évolution des aventures de Robinson entraîne une redéfinition des concepts à la fois proches et éloignés du pouvoir et de l'autorité.(...) Selon Max Weber, le pouvoir consiste à "imposer sa volonté dans le cadre d'une relation sociale, malgré les résistances éventuelles", il porte en lui les concepts de force et de contrainte, tandis que l'autorité est la capacité de se faire obéir sans avoir recours à ces deux concepts puisqu'elle instaure une relation légitime de domination et de sujétion. Annah Arendt ajoute que l'autorité repose seulement sur sa reconnaissance de la part des sujets auxquels elle s'applique et qu'elle implique l'adhésion immédiate des volontés dans la transparence d'une reconnaissance se fondant sur l'évidence d'une supériorité, généralement d'ordre moral ou intellectuel. Les notions de pouvoir et d'autorité sont intrinsèquement liées puisque l'autorité est le fondement de la légitimité de l'exercice du pouvoir. »⁷⁰*

Le pensionnat rejoint l'île comme figure littéraire puissante :

« Le motif de l'île permet une réduction d'échelle qui facilite l'analyse des relations de pouvoir tout en étant cet espace épiphanique, révélateur de la vérité de chacun, de l'intérieur de soi. »⁷¹

c) La société française

Comme nous l'avons montré, le roman de Pierre Véry se déroule en France, à une époque qui correspond à celle de son enfance, durant les années qui précèdent de peu la première guerre mondiale.

Si l'on prête attention au portrait qui est fait des quelques adultes qui entourent les enfants dans ce pensionnat, on découvre des physiques toujours marqués négativement : Mr Boisse s'aide d'une canne pour marcher, Mr Cazenave est « *bedonnant* », Mr Smet a les « *prunelles pâles* » (p. 112), M. Fermier est un « *gros agent électoral* », Monsieur Planet « *ne pouvait pas rester couché, conséquence d'une affection de la colonne vertébrale* » (P. 19), c'est « *un homme mince, aux traits émaciés. Préfet de discipline.* »

⁷⁰ PERALDO Emmanuelle, « Insularité, pouvoir et autorité dans Robinson Crusoé de Defoe », *Lines*, 2007, 4, p.105. (halshs-00855705)

⁷¹ *Ibid*, p. 105

(p.17), Mr Benassis est un « *un gringalet olivâtre* » à « *face de rat* » » (P.30), « *Sorgues n°95, noiraud et sec, de petite taille* » (P.17), « *Mr Donadieu l'économe, affligé d'un polype nasal* » (P.19) qui est aussi « *empuanti d'une tenace odeur de seccotine.* » (P.54), le « *Surveillant Lemmel, homme d'une quarantaine d'années, de grande taille et à visage rougeaud* » (P.28), « *le père Planet, dont le dernier « savon » était encore frais* » (P.56), « *le crépu Benassis, et le rougeaud Lemmel ! Et les autres !* » (P.56). Même le moniteur qui anime les activités sportives est « *rondelet et bas sur pattes* » (P.41).

On nous dévoile une galerie de personnages aux physiques chétifs, malingres, trop gros, courbaturés, malades ou à l'hygiène douteuse. Cette fragilité physique se double d'une austérité vestimentaire que l'on impose aussi aux pensionnaires :

« *Le père du numéro 95, hochait la tête mélancoliquement. Un homme long, maigre et blafard, tout de noir vêtu, qui tenait sur ses genoux un chapeau melon et des gants sombres* » (P.92)

« *Le numéro 7 regarda profondément cet homme long et noir, hésita, puis prit un parti* » (P.101)

« *tant de collégiens aux uniformes si semblables* » (P.33)

« *Au vestiaire, il avait troqué ses effets de tous les jours, sa blouse à boutons noirs, son ceinturon à boucle de cuivre, pour un extraordinaire costume de velours que son bienfaiteur, M. Quadremare, avait fait exécuter, sur sa prière, par une usine de Roubaix, d'après un modèle de catalogue.* » (P.74)

Ces caractéristiques physiques et morales négatives sont résolument associées au pays :

« *Le père tourmentait les pointes de ses moustaches à la gauloise. Il était rongé d'anxiété.* » (P.48)

Nous avons l'impression que c'est le pays qui engendre tout cela. D'ailleurs, la tristesse, l'austérité, l'atmosphère malsaine caractérisent aussi le paysage :

« *il pleuvait tout le long de l'année dans ce satané pays* » (P.17)

« *des chaussures boueuses* » (P.2)

« *les murailles jaune-vert, couleur de maladie, sur les placards vitrés garnis de bestioles moisies, de papillons* » (P.81)

« *L'odeur de naphthaline, qui flottait là depuis des années* » (P.81)

« *Ce patelin est sinistre* » (P.7)

Le pays semble être un reflet de ses habitants : petit, endormi, souffreteux :

« *Mirambeau ronflait. Autour de la pension grise s'étendait le sommeil de la ville, attendrissante avec ses petites places, ses petites rues, ses petites boutiques et sa cathédrale énorme. Un long cri traversa la nuit... Un express... La voie ferrée décrit là une courbe, la plus raide du réseau. Tous les grands trains crient en abordant la courbe.* » (P.66)

Sans que cela soit affirmé, ces problèmes physiques semblent associés à de mauvaises habitudes, comme la boisson ou à une mauvaise hygiène. Le seul vice toléré est l'alcool, que les professeurs consomment même à la cantine, même s'ils n'osent pas le faire devant les autres, et préfèrent boire en secret, tel Mr Lemmel (P.42). Ces précautions sont d'autant plus incompréhensibles que tous les adultes boivent, tout en prohibant à leurs élèves le chewing-gum et le tabac (P. 42).

« *M. Lemmel le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu puis pénétra dans la classe et vint se planter devant le placard au squelette. Il se balançait légèrement en arrière, puis en avant, et donnait l'impression de l'ivresse. Mais son regard n'était pas celui d'un individu ivre. Et, – bien qu'il eût bu* » (P.87)

« *Après un geste violent, il fit l'obscurité, quitta la pièce et s'enferma chez lui. Il sortit d'une commode une bouteille de rhum et un verre.* » (P.87)

« *Lemmel... Emplissait les verres de Mr Mirambeau et de M. Donadieu mais se contentait d'une goutte de vin dans son propre verre* ».

« *Il tendit furtivement à M. Lemmel un paquet que celui-ci dissimula sous son veston...c'était une bouteille de rhum. Lui qui aux repas ne prenait que de l'eau rougie se versa un plein verre d'alcool. Il dissimula d'un geste fébrile le verre derrière une pile de livres.* » (P.43)

« *Mr Mirambeau se versa une large rasade* » (P.35)

« *M. Lemmel, toujours d'une sobriété exemplaire au réfectoire, continuait à boire du rhum en secret. M. Donadieu continuait à consacrer à ses travaux de reliure tous les loisirs que lui laissait la comptabilité.* »

Ces petites libertés parviennent difficilement à compenser une vie austère, difficile, mal régulée :

« tous étaient célibataires, seuls, les divers professeurs habitaient en ville » (P.29)

« ne dormait pratiquement jamais » (P.19)

Si l'on prête maintenant attention à ce que disent ces adultes, on se rend compte que c'est la guerre qui les préoccupe. Elle est omniprésente dans les discussions. Ce qui nous interpelle aussi c'est qu'elle ne concerne que les discussions d'adultes. Les adultes craignent cette guerre, ils en ont une peur, compréhensible en partie dans le contexte de l'époque. Certains ont connu la précédente et en ont souffert : Mr Donadieu espère « *ne pas revoir cette abomination* » (P.32).

Leur esprit est soumis à une anxiété permanente face à la perspective de la guerre, à l'instar de Mr Donadieu :

« *anxieux, il se tourmentait pour des riens.* » (P.28)

D'autres, comme Mr Benassis, semblent fascinés par cette perspective. Lui, collecte les coupures de presse concernant la guerre, assommant les autres à ce sujet. Il semble trouver un plaisir morbide à la perspective de cette guerre que personne ne semble en mesure d'arrêter.

« *La pensée de la guerre ne le quittait pas. Lui valait des insomnies.* » (P.32)

« *« où nous allons ? » » à la guerre pardi », « une jolie guerre d'extermination, d'une technicité qui ne laissera rien à désirer »* (P.32)

« *Il y a en ce moment en Europe, une tension. La guerre est inévitable* ».

« *les nouvelles de la politique extérieures infectes. Plus qu'hier et bien moins que demain.* » (p.36)

Ces adultes, certains d'une guerre prochaine et obnubilés par cette idée, restent néanmoins très passifs, se contentant de découper dans les journaux, des « *coupures relatives à la guerre* » (P.46), d'en discuter aux repas quand ils ne cherchent pas tout bonnement à fuir le sujet. Nous les sentons partagés entre l'angoisse et l'attente cynique de la défaite.

En effet, leur peur de la guerre est en grande partie fondée sur la certitude que la jeunesse dont ils ont la charge ne saura les protéger. La décadence de cette génération est pour eux la principale raison d'inquiétude. Les adultes sont défaitistes, fatalistes quant à leur sort. Ils sont certains de ne pas être prêts, de ne pas être en mesure de faire face à l'ennemi à cause de l'indiscipline qu'ils observent dans la jeunesse du pays et dans celle

du pensionnat les rend, au mieux, fatalistes, au pire, ivres d'une « *volupté haineuse* » (P.46), devant une défaite qui ne serait que la confirmation de la décadence française qu'ils constatent :

« *Il va falloir sévir. Extirper le mal jusqu'à la racine. Si l'on n'y prend garde, l'indiscipline se développe avec la rapidité du chiendent.* » (P.31)

« *Le mauvais esprit gagne de proche en proche, comme le chiendent. Je vous l'ai déjà fait observer.* » (P.75)

« *Cette affaire est trop grave. Songez que cela a duré trois années ! Trois années de préoccupations inspirées par l'esprit de révolte...* » (P.99)

Quand M. Planet ose émettre un avis différent, il ne rencontre que le silence en réponse :

« *En tout cas, avec les moyens de destruction dont on dispose, il est impossible qu'un conflit pareil dure plus de trois mois. Mathématiquement impossible !*

Il se fit un silence profond.

Tous avaient levé les yeux. »

Le regard porté sur la jeunesse est d'autant plus négatif, que les professeurs ne semblent même pas compter sur leur enseignement pour changer les choses. Leurs réponses ne semblent pas à la hauteur de leur crainte :

« *Une classe entière – la quatrième – ayant eu dans la matinée, en manière de « répression » contre M. Grabbe, le professeur d'allemand, jugé trop exigeant, la fâcheuse idée de procéder en masse à une remise de copies blanches, toute la classe fut mise en retenue de promenade. Les pensums, les heures de piquet tombèrent comme grêle. La pension entière se vit privée du droit de parler au réfectoire durant trois jours.* » (P.75)

Devant cet état d'esprit, on ne peut s'empêcher de penser à cette antienne de l'extrême droite française, au tournant du XX^{ème} siècle, portée par des figures comme celles de Maurras ou Barrès, pointant du doigt la décadence française et appelant à un sursaut moral et physique. Cette idéologie donnera naissance, avec le régime de Vichy, à la défense de l'autorité, du patriotisme, à une politique de développement des pratiques sportives, au culte du corps et de l'homme nouveau. Cette même conviction d'une décadence française inévitable, en poussera d'autres dans les bras de Hitler, persuadés de ne pouvoir gagner la guerre et que son idéologie serait un bienfait pour la France.

Dans son discours de juin 1940, le polytechnicien et ancien membre de la ligue des Croix de feu, Jean Borotra, nommé commissaire général à l'éducation et aux sports, réaffirma la nécessité de l'éducation physique pour "*rendre aux Français la pleine santé physique et morale par toute une série d'activités : des séances d'éducation physique, l'initiation aux sports de jeux, les travaux manuels, l'hygiène pratique...*". Il répondait ainsi à Pétain, pour qui la France était moralement et physiquement effondrée face à l'Allemagne. Il prétendait ainsi reprendre en main, par l'exercice physique, le corps de la jeunesse de France.⁷²

Ce portrait négatif que le narrateur fait des adultes s'oppose clairement à celui porté sur les enfants. Chez eux, l'optimisme s'impose. Les enfants ne se tournent pas vers des solutions désespérées ou extrémistes. On ne peut même pas dire qu'ils rejettent le pensionnat. Ils ne manifestent aucune crainte, ils ne se plaignent pas de maltraitance, ils ne dénoncent pas l'autoritarisme des professeurs, ni même le règlement. Ils se plaignent seulement des « mouchards », qui viennent parfois de leur propre camp. De nombreux moments de joie ponctuent leur année scolaire :

« *éclats de voix, des appels, des rires, toute une joyeuse rumeur* » (P.14)

« *leurs condisciples se pourchassaient, criaillaient, se lançaient des défis* » (P.62)

Ils parviennent à se procurer du chewing-gum, des revues... Ils sont friands d'activité en plein air, de toutes les activités sportives organisées par le pensionnat. Ils attendent avec plaisir certaines lectures, certains auteurs, certaines conférences :

« *Une séance épatante, vraiment.* » (P.77)

Ils sont reconnaissants envers ceux qui financent leurs études. On sent que certains s'y épanouissent, que c'est aussi l'endroit où certains peuvent accéder à leur rêve. Chacun y cultive son jardin secret : entre Renaud, l'élève qui cache dans « son portefeuille la photo d'une étoile du music-hall » et ne désespère pas de la voir, d'autres s'occupent d'un oiseau...

La seule critique envers le pays, émise par les enfants, est faite indirectement et bien malgré eux. C'est leur rêve qui nous permet de voir ce qu'ils fuient. Leur

⁷² « 1940-1944 : Quel était l'usage du sport en France pendant l'Occupation ? », France Inter, publié le 28 novembre 2019 à 15h38, URL : <https://www.franceinter.fr/histoire/1940-1944-quel-etait-l-usage-du-sport-en-france-pendant-l-occupation>. [Consulté le 12 mai 2021].

projet de partir pour les Etats-Unis est en soi une critique du pays où ils vivent. L'imaginaire de nos trois héros, rempli d'images d'Amérique, fait apparaître un modèle d'homme très différent de celui qui les entoure, un homme dont ils vantent le physique, la santé et l'allure :

« Baume, Macroy, Sorgues rêvaient du pays (...) où chaque homme est glabre, porte la mâchoire carrée, la cravate flottante, des chaussures jaunes, pas de bretelles, où les affaires sont monumentales. » (P. 44)

« porteur d'une cravate flottante, de chaussures jaunes et d'un pantalon qui tenait sans bretelles » (P.64)

Ils aspirent à avoir des mentons « glabres », « carrés, proéminents » très différents de la « moustache gauloise » (P. 102). Ce physique est associé à des qualités morales :

« les rues sont droites. Les hommes sont complètement rasés. Un flegme à toute épreuve. » (P. 36)

« Des bouches qui mâchonnent ... des chewing-gum. La consommation est colossale. Mr Donadieu prit une tranche minuscule de pain » (P.35)

Pour cela, ils entretiennent leur corps. Ils ont envie de ressembler aux Américains, sur le plan physique et moral, en pratiquant du sport, en adoptant leurs gestes, leurs attitudes, leurs habitudes alimentaires :

« il mastiquait des tablettes de chewing-gum pour activer le développement des maxillaires, afin de se donner l'air énergique. » (P. 18-37)

« Macroy avait bu un café, acheté des cigarettes anglaises »

« Les élèves faisaient des agrès, de la barre fixe, grimpaient à la corde lisse. » (P. 41)

« on allait se baigner dans le canal de l'Ourcq, puis exécuter des mouvements de culture physique » (P. 77)

« Le FLEGME, la DÉSINVOLTURE. Un SENS PRATIQUE très aigu. « Nous aurions intérêt à cultiver d'ores et déjà ces qualités (le numéro 95 surtout), et à piocher d'arrache-pied notre anglais, réellement insuffisant. » (P. 96)

En fuyant le pensionnat, Macroy délaisse aussitôt des convenances qu'on ne peut s'empêcher d'associer autant au pensionnat qu'à la France, pour adopter le style américain. Il abandonne son uniforme et son béret, pour adopter un vêtement plus pratique :

« Ce costume à peu près informe, mais réellement inusable, était d'une étoffe si épaisse et si raide qu'il tenait debout tout seul. Macroy était parti nu-tête. » (P.74)

Certains élèves, souffrent de traits physiques qu'ils semblent traîner comme un vestige de leur origine française. Ils tentent de s'en débarrasser ou de le cacher, avec plus ou moins de succès, tels Macroy et son strabisme qui l'oblige à porter des lunettes, Baume avec son nez busqué, ses yeux hardis, sa physionomie curieuse (P. 36) ou encore un certain Nercerot :

« Nercerot, de la quatrième, lit des feuilles de sport que lui refile clandestinement un externe. À la dérobée, il se masse les mollets, les cuisses, exécute des mouvements respiratoires. Chaque semaine, il prend ses mensurations, à l'aide de bouts de ficelle où des nœuds lui servent de points de repère. Le soir, il se voit champion cycliste : il gagne Bordeaux-Paris, le Tour de France, dans un fauteuil » (P. 54)

Cette volonté de changer leur comportement et leur physique pour se conformer au modèle américain, ce goût pour le sport, ne sont pas bien vus par le directeur de l'institution. Aucun des éducateurs ne peut d'ailleurs leur servir de modèle sur ce plan-là, pas même le professeur de sport « bedonnant » (P. 41). Les professeurs sont pourtant intéressés par le sport et regardent impressionnés la musculature du policier. Personne ne semble mettre en pratique ce qui est enseigné ou prôné dans cette institution, personne ne croit aux principes inculqués aux élèves.

Leurs rêves en disent long sur le regard qu'ils portent sur le pays. Ils aspirent à une autre manière d'être mais ils aspirent aussi à d'autres paysages. L'Amérique dont ils rêvent est faite de paysages grandioses qui tranchent avec ceux qu'ils connaissent. La multiplication des termes suggérant l'immensité, la vitesse, la couleur et la beauté est significative. La France, encore une fois, apparaît en contraste, petite, terne, immobile.

« Deux phrases qu'il avait lues dans le Petit Larousse Illustré le hantaient : « Chicago – sur le lac Michigan et sur la rivière de Chicago. Immense commerce des produits de l'Ouest américain : blé, bestiaux, viandes... » (P.65)

« Pittsburgh. C'est la ville du fer, démesurée et fantastique. Enserrée entre deux larges fleuves, l'Alleghany et le Monongahela, qui, en réunissant ici leurs flots jaunes, forment l'Ohio... » (P.65)

« les lumières s'allumaient du côté de New York. Paris, vu le soir des hauteurs de Montmartre, n'est rien en comparaison de ceci. C'est le colossal et le démesuré qui deviennent de la beauté. Une beauté énorme, écrasante, splendide » (P. 30)

La géographie du pays va de pair avec les qualités morales des habitants. L'imensité, la grandeur du territoire insuffle en eux une ambition à la mesure de ces paysages, une ambition que la France ne leur inspire pas :

« Baume, Macroy, Sorgues rêvaient du pays des cités géantes, des gratte-ciel, des ascenseurs bolides, du whisky ; le pays où l'on réalise toutes choses plus rapidement et en plus grand que partout ailleurs, où chaque homme est glabre, porte la mâchoire carrée, la cravate flottante, des chaussures jaunes, pas de bretelles, ou les affaires sont monumentales. » (P. 44)

« Quel sera l'œuvre gigantesque, le fantastique projet que nous pourrons entreprendre ? » (P. 94)

« Ces phrases ne cessaient de s'imprimer dans son cerveau, fulgurantes, phosphorescentes, à la manière de deux enseignes lumineuses, de couleurs différentes, – l'une bleue, l'autre rouge – qui se succéderaient avec une rapidité et une régularité implacable. (P. 66)

« En pensée, ils étaient loin, très loin, dans une ville monstrueuse pleine de cris de porcs, où chaque citoyen avait une face de tueur, une ville qui n'était tout entière qu'un abattoir fabuleux ». (P.62)

« bord du lac Michigan, et qui représentait une ville géante... » (P.64)

« Chicago... Les abattoirs... Milliers et milliers de porcs égorgés, échaudés, découpés, débités en quelques minutes... Gratte-ciel... Ascenseurs-bolides... Compounds... Chewing-gum... Cigares entre des dents d'or... » (P.59)

« les banques qui sont ses meilleurs clients...le plus habile de la maison. L'agence emploie 800 détectives. The best in the world. » (P.43)

« Ce que nous ferons ? Nous serons rois ! Rois de quoi ? Peu importe ! » (P.95)

Cet élan spontané et juvénile qui les porte vers les Etats-Unis, les pousse à se donner, au sein de leur société secrète des surnoms américains, un calendrier différent. Par ce geste innocent, ils révèlent non seulement une volonté de se démarquer du monde des adultes, de l'institution qui, elle, a attribué des numéros à chaque élève, mais aussi de la société française. Ils veulent changer leur physique, leurs comportements et jusqu'à leur nom.

Nous serions amenés à penser comme les adultes que cette jeunesse a perdu tout esprit patriotique et que l'on ne peut décidément pas compter sur elle pour défendre le pays. Là encore, les adultes se trompent. Il n'y a aucunement chez eux de rejet théorisé de leur pays d'origine. On peut même dire qu'ils sont spontanément patriotes. En effet, nos trois héros avouent, à notre grande surprise, qu'ils n'envisagent de réaliser leur grand projet de voyage en Amérique qu'après avoir accompli leur service militaire au service de la patrie :

« gagner ensemble, dès que l'occasion s'en présentera, les États-Unis d'Amérique, peu importe en quelle ville, dès qu'ils auront satisfait à leurs obligations militaires ou même avant, si possible. (P. 91)

Cette précision contredit tout ce que les adultes pensent de la jeune génération. Ils ne sont pas dans la fuite ou la désertion comme semblent le penser leurs professeurs. Ils ne sont même pas dans l'envie d'échapper à la guerre.

Loin d'être une génération décadente, les trois Chiche-Capon font preuve d'une rigueur et d'un sérieux redoutable dans l'organisation de leur voyage :

« Soyons pratiques. Je propose la fondation d'une caisse mutuelle pour notre voyage. » (P. 97)

« M. Planet poursuivait le dépouillement. Il donna lecture d'une réponse, beaucoup plus précise, de Macroy, le numéro 22, le technicien de la bande. » (P. 95)

« Énumération rationnelle, cataloguée, méthodique, raisonnée, consciente et intégrale des pièces à produire au Bureau de l'American Passport pour l'obtention de l'American Visa : consentement légalisé des parents ou tuteurs. Deux photos. Bulletin de naissance. Certificat d'engagement aux U.S.A. ou lettres prouvant le but exact du voyage. » (P. 96)

« BAGAGE INDISPENSABLE POUR L'EXPÉDITION » (P. 68)

« on établira un plan méthodique » (P. 42)

Cette organisation dément l'idée qu'il s'agirait d'une simple lubie infantile. La force que donne leur imagination fait mentir tous les préjugés et les fantasmes des adultes sur eux. L'image positive de ces jeunes contraste violemment avec celle des adultes. Ils

sont dans l'action, contrairement aux adultes qui attendent passivement la guerre. Les adultes semblent vouloir généraliser à tout le pays leur esprit défaitiste. Ils ne connaissent pas leurs propres enfants et n'ont aucune idée de ce dont ils sont capables :

« *je connais mon gamin* ». (P. 46).

« *jamais il ne m'aurait fait ça.* » (P. 47)

« *Excellent petit. Un enfant normal, sain, aimant à jouer, bon élève.* » (P.48)

La critique du pays qui les a vu naître n'est jamais directe. Elle ne se devine que par l'enthousiasme que provoque leurs rêves et leur projet. S'ils ont soif de liberté, ce n'est pas par volonté d'échapper à une prison, c'est davantage l'envie d'échapper à certaines règles, certaines habitudes qui pèsent sur leur vie, qui rythment leur journée, leur imposent un chemin :

« *Crécelle... Cloche... Crécelle...*

« *Le jeudi, promenade.*

« *Le dimanche, promenade.*

« *Cloche... Crécelle... Cloche... Encore un mois et ce sera la fuite, la grande fuite !* » (P.53)

« *Tintement de cloche pour l'entrée en étude, l'entrée en classe, l'entrée au réfectoire. Cloche pour annoncer les récréations, délier toutes ces jeunes jambes où s'impatientent les milliards de fourmis du sang ; cloche encore pour interrompre les jeux, arrêter en plein élan les galopades, couper net les cris, au ras des dents. Cloche de nouveau pour l'entrée en classe, l'entrée en étude, l'entrée au réfectoire. Cloche, enfin, pour le dortoir où chacun, avant le sommeil et le cortège des songes incontrôlables, va pouvoir revenir à son rêve préféré, l'embellir, par petites touches, comme l'un de ces livres d'images où le dessin, seul, est donné, et que chacun rehausse des couleurs de son choix.* » (P.52)

L'institution semble maîtresse du temps dans la journée. Ce n'est que la nuit venue, que les héros reprennent la main sur le temps. D'autant plus qu'une surveillance intense a été mise en place, ne cherchant pas forcément à signaler de véritables infractions mais plutôt certaines libertés anodines :

« *M. Planet, plus que jamais fantomatique, était partout à la fois. Baume n'osa pas*

davantage se risquer hors du dortoir la nuit suivante. » (P.75)

« Le silence est blâmable » (P.39)

« Les élèves n'avaient pas le droit de parler au dîner » (P.29)

Le pensionnat, avec son architecture particulière, sa « géographie », ses espaces clos, ses dédales, sa forme, illustre bien cette petitesse, cette monotonie qui contraste avec les vastes espaces américains :

« les collégiens défilaient le long d'une galerie menant de la salle d'étude au réfectoire. Une allée de longueur et de largeur égales menant d'un côté aux cours de récréations et de l'autre au parc, coupait à angles droits en son milieu cette galerie. L'ensemble figurait une croix grecque. » (P.28)

Impossible de ne pas comprendre leur quête d'espace :

« Inutile de chercher. Monsieur se sentait à l'étroit. » (P.50)

Comme nous venons de le démontrer, la critique, si critique il y a, ne s'affirme jamais comme telle dans ce roman, qui reste avant tout une œuvre de divertissement ; elle est indirecte et innocente comme celle d'Usbek et Rica. A aucun moment, il n'y a de charge contre l'établissement ou contre le pays. La critique surgit de l'enthousiasme d'une jeunesse pour une Amérique rêvée, de la force qu'elle leur donne d'agir, d'échapper à une fatalité. Elle surgit aussi du contraste entre leur rêve et la société qui les entoure. Ils sont déçus mais ils ne se lamentent pas. Ils agissent. Un observateur ne connaissant pas la société française de l'époque pourrait en faire un portrait. La description enthousiaste que font les enfants de l'Amérique, des physiques, des mentalités, des mœurs, des postures, des paysages de ce pays et de toutes les possibilités qu'il offre, dessine en creux un portrait des Français, de leur esprit, de leur physique, de la géographie du pays. La France ne leur offre pas les opportunités qu'ils n'attendent plus. Le pays ne les connaît pas, ne s'intéresse pas à eux et ne croit même pas en eux. Elle ne croit pas même pas dans ce qu'elle leur enseigne. En rêvant d'Amérique, ils cherchent inconsciemment à fuir la France sans jamais l'explicitier. Cette Amérique rêvée dessine en négatif un portrait de la société française.

Un certain esprit français, l'esprit d'avant-guerre, celui de la grandeur disparue apparaît ici, à travers le pensionnat, les professeurs, leur discipline et leur étroitesse d'esprit. En cela, il semble plus proche de celui qui précède la seconde guerre mondiale, époque à laquelle il fut écrit, que celui qui précède la première, où il est censé se passer.

Partir est toujours synonyme dans la bouche des trois *chiche-capon* de quitter le pays. Ils n'évoquent jamais l'idée d'aller quelque part en France. Le train semble relier directement le pensionnat au Havre, comme s'il ne menait nulle part ailleurs. Nous pourrions dire que ce pensionnat est une sorte de métonymie de la société française.

5. Le choix du pensionnat

A travers notre analyse, nous aurons vu l'intérêt multiple du choix d'un pensionnat pour raconter les aventures de nos héros.

a) Un pensionnat qui annule le monde

Le pensionnat est d'abord une école, le lieu où les enfants vont être séparés de leur milieu familial d'origine, celui où ils vont se sentir perdus à leur arrivée, où ils vont devoir trouver leurs marques, devoir prendre des décisions par eux-mêmes. C'est aussi le lieu où ils vont se tourner vers les autres pour les aider à s'en sortir et ainsi se faire des amis. Ces amis qui ensuite les aideront à grandir, qui leur révéleront d'autres manières de penser et d'agir, qui leur feront remettre en question ce qu'ils prenaient pour vérité, qui les aideront à prendre du recul avec leur milieu familial. Ces amis les aideront finalement à se connaître.

Dans cette perspective, le choix de placer l'action dans un pensionnat offre l'avantage d'un lieu clos, avec une certaine autonomie, dans lequel les enfants vivent dans une intimité propice à toutes les aventures, mais aussi à toutes les confessions. J.K. Rowling a d'ailleurs précisé qu'elle n'enverrait jamais sa fille en pensionnat, démontrant ainsi son peu d'estime pour cette institution et le choix purement littéraire de ce lieu pour situer l'action⁷³.

C'est un lieu neutre, hors du monde, sur lequel l'auteur peut focaliser l'attention sur le monde de l'enfance. Le pensionnat permet ainsi de pointer l'universalité des expériences vécues par des enfants. Sa place dans un roman d'apprentissage est pleinement justifiée.

b) Un pensionnat qui révèle les travers du monde

⁷³ (en) « J.K. Rowling's Books That Made a Difference [archive] », *O, The Oprah Magazine*, janvier 2001.

Loin de se borner à cet intérêt, le pensionnat offre d'autres avantages que nous pourrions considérer contraire à celui que nous venons de voir. En effet, en même temps qu'il annule le monde qui l'entoure, ce lieu permet aussi d'attirer le regard sur la société dans laquelle il se trouve. Nous avons pu démontrer que la société était bien présente dans chacun de ces romans, parfois contre la volonté des auteurs, elle n'était pas toujours cantonnée à l'extérieur du bâtiment. Nous avons pu voir également que le regard porté par les narrateurs sur cette société était loin d'être neutre. On pouvait y voir une critique, plus ou moins directe, et plus ou moins féroce. Ce lieu, qui rend les expériences de ces enfants universelles, est aussi, de manière contradictoire, un lieu qui contextualise leurs aventures. Isolé du monde extérieur, il en révèle pourtant le fonctionnement, les rouages invisibles, sans passer par de longues analyses, ni engagement direct de l'auteur. D'autant plus que son regard est féroce.

Chez J.K. Rowling, le pensionnat apparaît clairement comme un contre-modèle de la société anglaise. Il fonctionne avec des règles qui remettent en cause celles de la société extérieure. Ce contre-modèle semble idéal, du moins au début de la saga. La suite des aventures d'Harry Potter révélera son côté obscur déjà soupçonné dans ce premier tome.

*« Le monde de Harry Potter est ce qu'on appelle un monde « alternatif ». L'univers des sorciers s'avère en effet être un monde secondaire qui se développe parallèlement au nôtre, contrairement par exemple à la Terre du Milieu de Tolkien qui est lui un univers imaginaire créé sans que notre monde réel apparaisse explicitement. L'essor de la fantasy a nettement amplifié ce phénomène en littérature de jeunesse. Dans son essai *Du conte de fées*, le grand Tolkien théorise le concept de la « subcréation », c'est-à-dire la création de mondes secondaires, dans lesquels l'esprit du lecteur peut pénétrer. Ces mondes sont régis par leurs propres lois, tout y est admis et ils apparaissent bien souvent comme idéalisés, utopiques ce qui permet le rêve et l'évasion. Cependant, derrière cette apparente utopie, se cachent des liens avec notre monde réel. Dans une conférence lors d'une journée d'étude consacrée à la fantasy, Virginia Douglas⁴, note que jusqu'aux années 70, il existait une opposition voire même une concurrence entre réalisme et fantasy en littérature de jeunesse. Aujourd'hui, elle remarque plutôt un brouillage entre ces deux genres. En effet, de nombreux thèmes comme la maladie, le racisme, la mort, qui ont longtemps été des sujets tabous sont aujourd'hui traités par le biais de la fantasy. En fantasy, la réalité s'avère être plus profonde*

que dans les œuvres fondées sur un mimétisme social. Ce nouveau genre apparaît alors comme un outil pour aborder ces thèmes difficiles. Virginie Douglas parle ainsi de « réalisme magique » pour identifier ce phénomène en littérature de jeunesse.

Cet ancrage des mondes de fantasy dans le réel s'applique particulièrement à l'univers créé par J.K. Rowling, qui est loin d'être dénué de sens. Isabelle Cani le désigne comme un « monde magico-réaliste » : derrière l'imaginaire attractif qui semble régner dans ce monde de sorciers, un tableau réaliste de notre monde est dissimulé. Rowling utilise ainsi l'imaginaire pour délivrer un certain nombre de valeurs qu'il est possible de travailler en cycle 3. C'est ce que note également Isabelle Smadja, pour qui « si l'immersion dans un monde de sorciers a une fonction esthétique évidente [...] il a une fonction pédagogique, faire passer implicitement un message moral et moralisateur sans qu'il y ait la lourdeur d'une leçon de morale ». L'œuvre de Rowling ouvre ainsi les portes de l'imaginaire tout en posant une véritable réflexion sur les valeurs et les excès de notre monde que nous nous proposons d'étudier. »⁷⁴

c) *Un pensionnat qui reproduit la société en miniature*

Chez Vergilio Ferreira, le pensionnat joue un rôle très différent. En effet, l'oppression que subit le jeune héros dans le séminaire, celle qui impose le silence à tous les séminaristes, est finalement du même ordre que celle que connaît sa famille. Cette oppression, cette peur, ce silence sont là, dedans comme dehors. Les règles de la société, difficilement perceptibles par un enfant, sont appliquées à l'intérieur. Le héros en prend conscience dès son premier retour de vacances. Il comprend petit à petit que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Si les siens sont également silencieux, c'est qu'ils sont également opprimés par une autorité supérieure, que l'enfant ne voyait pas. Le séminaire a rendu visible ce qui était là sans que l'enfant puisse le discerner.

Le séminaire fonctionne, pour le héros comme pour le lecteur, comme une éprouvette dans laquelle on aurait ajouté les éléments prélevés dans la réalité afin de mieux observer les conséquences de ce mélange. En comprenant le fonctionnement de la

⁷⁴ Clémence Geraud, *L'heptalogie Harry Potter, quelles valeurs pour le cycle 3 ?* Education. 2013.dumas-00865670, URL : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00865670>, p.7. [Consulté le 12 mai 2021].

société, grâce à ce *modèle réduit*, il peut trouver une solution. Cette solution est valable pour échapper au séminaire mais aussi à toute oppression dans la vie réelle.

Grâce à cette éprouvette, le jeune héros comprend que le silence lui est imposé par *les bons pères* du séminaire, il fait le rapprochement avec celui imposé à sa famille, il découvre qui sont les vrais instigateurs de cette atmosphère et quels sont leurs intérêts. Il met à jour la complicité de l'institution religieuse avec la classe dominante.

Ce pensionnat-prison permet de mettre en avant l'injustice, l'absurdité, la violence de la société. Il est un révélateur comme on en utilise pour révéler une image sur une surface argentique. Nous pouvons donc affirmer que le pensionnat joue ici un rôle allégorique. Il permet à un esprit innocent d'appréhender une société dans sa totalité, de la mettre à sa portée.

d) Un pensionnat qui révèle l'état d'esprit d'une société

Dans *Les Disparus de Saint-Agil*, le pensionnat n'est pas une allégorie, ni un contre-modèle. Il est un pensionnat comme il devait en exister à l'époque, ni meilleur, ni pire. Les enfants ne critiquent pas directement son principe. Au contraire, ils en apprécient certaines activités. S'ils veulent partir, ce n'est pas tant pour fuir Saint-Agil ou la France que pour découvrir un pays qui les fascine.

Cependant, le pensionnat concentre des adultes et des enfants français que tout oppose. Il agit comme un révélateur de cette opposition. Ces deux communautés n'ont pas les mêmes comportements, les mêmes rêves, le même physique, la même aspiration. Deux mondes s'affrontent. Un fossé qu'il n'est pas simple de percevoir dans la réalité. Ceux qui tiennent les journaux, sont des adultes qui ne regardent pas les enfants. Seuls certains artistes (écrivains, cinéastes...) semblent être leur porte-parole. Ils se nourrissent de leurs œuvres pour construire des rêves tandis que les adultes craignent la guerre et se désolent de l'apathie de la jeunesse.

Le pensionnat révèle une fracture de la société française, une fracture en germe encore mais que la guerre va révéler.

e) Un choix politique

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient croire, ces interprétations politiques des récits de notre corpus ne sont pas une exception dans la littérature jeunesse. Le passage par l'image pour représenter des structures sociales complexes est bien souvent

la règle. Le monde qui est reproduit dans la littérature jeunesse n'est pas moins vrai que le nôtre. Les récits se déroulant dans des mondes imaginaires et disant quelque chose de la société ne manquent pas. D'autres plus réalistes peuvent échouer à montrer la complexité d'une société, entretenir des clichés. Même quand il évoque la fantaisie, la science-fiction ou un moyen-âge idéalisé, l'échappée se fait pour l'enfant à partir du foyer et le mène vers le monde des adultes. La société mise en scène est celle de l'enfant, elle leur parle d'eux, elle s'adresse à eux, mais elle n'en est pas pour autant fautive. Mathieu Letourneux souligne cet aspect de la littérature jeunesse et parle même d'une sociologie de l'enfance.⁷⁵

« Lorsqu'on observe l'ensemble des productions pour la jeunesse, on ne peut que constater les contrastes importants entre les manières de concevoir le monde, au point qu'on pourrait évoquer des représentations antinomiques de la société. La masse des albums offre ainsi surtout l'image de structures sociales métaphorisées à travers les conventions du merveilleux des contes (univers d'animaux anthropomorphes, monde réduit à un système extrêmement schématique, espaces sans attaches spatio-temporelles claires). Les « littératures de l'imaginaire » (fantasy, fantastique, science-fiction, aventures merveilleuses...) proposent, quant à elles, des systèmes sociaux parfois complexes, mais fondés sur un imaginaire irréaliste qui tend à exhiber l'altérité du modèle social offert par rapport au nôtre. »⁷⁶

Si la littérature cherche à enfermer le monde dans quelques pages, alors nous pourrions ajouter que le pensionnat l'enferme dans un lieu que l'enfant peut appréhender.

Dans quelle mesure, ne pourrions-nous pas évoquer l'allégorie de la caverne de Platon, dans la mesure où le monde perçu par les enfants, n'est qu'un reflet de la réalité, à travers les journaux, les échos du Séminaire, le courrier de Poudlard.

Etrangement, le pensionnat est aussi un lieu qui permet d'échapper à l'hostilité du monde. Antonio peut manger à sa faim, Harry échapper à sa famille d'accueil, les Chiche-Capon à l'atmosphère martiale.

Enfin, le pensionnat en lui-même est un choix particulier. Si J.K. Rowling prit la précaution de justifier le choix de cette institution, écartant toute fascination pour ce genre d'institution, c'est que la question se pose : Est-ce là un modèle idéal d'éducation ?

⁷⁵ Mathieu Letourneux, « Littérature pour la jeunesse et société, une affaire de discours », *La revue des livres pour enfants*, n°268 décembre 2012, p.97

⁷⁶ *Ibid*, p.96

Les familles qui font le choix de mettre leurs enfants en pension sont bien souvent motivées par leur déception de l'école publique, par une volonté de voir appliquer des règles qu'elles ne trouvent pas ailleurs. C'est souvent un choix par défaut mais c'est aussi une solution idéale : c'est un monde clos que l'on peut contrôler plus facilement. Il permet de remettre sur le droit chemin des enfants indisciplinés, trop soumis aux écrans des téléphones portables, trop soumis aux diktats de la mode, abandonnés, éloignés de toute éducation religieuse... Il offre aussi un apprentissage adapté à des enfants aux besoins particuliers (surdoué, hyperactif, handicapé...). Cela signifie qu'en choisissant un pensionnat, on pointe toujours du doigt un manque dans le système éducatif *normal*. Ce choix est porteur d'un jugement, conscient ou non.

C'est pourquoi, une société observée à travers un pensionnat pourra être, selon la volonté de l'observateur, soit un reflet de la société dans laquelle vivent les personnages, soit une alternative souhaitée par leurs parents ou par les dirigeants de cette institution et de ceux qui les financent. Cette double possibilité en fait un choix de lieu d'intrigue particulièrement intéressant. C'est un lieu porteur de valeurs. La manière dont ces valeurs seront montrées impliquera un regard critique. Bon ou mauvais.

6. Le choix de l'enfant-héros

Dans *Les Lettres Persanes* de Montesquieu, l'auteur se cache derrière le point de vue de deux étrangers, éduqués et curieux. Ils observent la société française du XVIII^{ème} siècle et s'étonnent de ses mœurs. Ce contraste a pour but de révéler des particularités que la société de l'époque ne savait plus voir. En démontrant que ce qui nous paraissait naturel ne l'était pas pour tous, Montesquieu remet en question l'infailibilité du pouvoir. Il montre qu'on peut le remettre en question et qu'une alternative est possible.

En cela, l'œuvre prit un caractère révolutionnaire, puisqu'elle indiquait une faille dans la perfection du roi tenant son pouvoir de Dieu. Montesquieu met fin à l'absolu et à la perfection pour révéler le règne de l'arbitraire, du discutable, voire du critiquable.

De même, dans les œuvres que nous avons choisies, le narrateur adopte le point de vue des personnages, du moins tente de le faire. La confrontation du regard innocent porté sur l'institution, les adultes, les comportements, les règles, les habitudes et l'expression des envies, des joies, des désirs et des peines est très révélateur d'un regard critique implicite.

S'il apparaît clairement que le choix du pensionnat n'est pas neutre, si ce choix est porteur d'une critique sur la société, celle-ci, pour être efficace se doit d'être portée

par un personnage neutre. Or, nous avons dans les trois œuvres des auteurs et des narrateurs adultes.

Cela nous est dévoilé au tout dernier chapitre de *Matin Perdu* et dans la postface de *Les Disparus de Saint-Agil*. Le narrateur et l'auteur nous précisent respectivement avoir raconté des faits arrivés dans leur jeunesse. Ce sont des souvenirs personnels. Dans Harry Potter, en revanche, il s'agit plutôt d'un narrateur omniscient qui jamais ne se présente. Dans tous les cas, nous pouvons affirmer que le point de vue est vraisemblablement celui d'un adulte, portant un regard rétrospectif sur un parcours, sur une société qu'il connaît ou dans laquelle il a grandi. On ne peut en aucune manière parler de regard neutre. La distinction nette qui est faite entre auteur et narrateur, dans les trois romans, nous permet d'attribuer les leçons de l'expérience vécue au narrateur et non à l'auteur. Seul le narrateur ayant vécu ces expériences peut tirer ces conclusions. On ne peut pas les attribuer à l'auteur qui a fait le choix de s'en détacher clairement même si, deux d'entre eux ont vécu des situations très proches de celles racontées.

Le choix du pensionnat se révèle là encore pertinent puisque, par définition, c'est un monde d'enfants. Il implique donc un enfant-héros. Quoi de plus neutre et innocent que le regard d'un enfant ? Il offre le même intérêt que celui de prendre un étranger découvrant une société nouvelle. Il porte un regard naïf, dépourvu de sous-entendus, réagissant simplement avec ses valeurs antérieures. Le mot naïf ne signifie-t-il pas « qui vient de naître » ? C'est ainsi que l'on pourrait définir l'enfant également. Il va s'étonner de choses dont ne s'étonnerait pas l'adulte. En grandissant il perd cet étonnement, ses croyances deviennent certitudes.

L'enfant ne connaît pas le fonctionnement du monde dans lequel il se trouve, il ne connaît pas forcément les règles de bonne conduite, ce qu'on peut se permettre de dire ou ne pas dire en société, il n'a même pas choisi la société où il évolue. Il découvre tout cela, au fur et à mesure, s'en étonne ou s'en réjouit innocemment. Il admet ce qu'il voit comme un fait éternel. Il aime ou déteste instinctivement, sans intellectualiser, sans crainte de plaire ou déplaire aux autres. Dans son plus jeune âge, ce sont les réactions des adultes qui lui font comprendre les notions de bien ou de mal. En grandissant, la découverte d'autres manières de faire lui font nuancer son jugement. L'enfant a donc l'avantage de pouvoir s'étonner de la réalité, de montrer ses absurdités, ses incohérences, sans que personne ne s'en offusque. On ne trouve ici aucune trace du parti pris, qui transforme certaines œuvres en tract politique.

Nous pouvons donc affirmer que si le regard porté sur la société n'est pas ici celui d'un étranger, il reste néanmoins celui d'un personnage naïf, dénué de préjugés, ou du moins porteur de ceux de son milieu d'origine. La critique faite à l'encontre d'une institution, quelle qu'elle soit aura autant d'impact que celle portée par un adulte. Elle aura l'avantage de toucher un plus large public.

Force est de constater que choisir un enfant comme personnage principal offre de nombreux avantages à qui veut porter une critique innocente.

7. Conclusion

Nous avons montré comment ces trois romans d'apprentissage étaient aussi trois regards portés sur la société. Ce sont des romans qui évoquent l'état d'esprit, les mœurs, les valeurs de sociétés différentes et le rôle de l'école dans leur diffusion. Ils en font la critique de manière subtile tout en préservant leur caractère divertissant. Ils ont tous une portée politique mais aussi philosophique puisqu'ils dévoilent les fondements de l'autorité dans une société (la peur, le respect, la justice). Ils utilisent pour cela le motif de l'« île » qui permet une réduction d'échelle, facilitant l'analyse des relations de pouvoir tout en étant cet « espace épiphanique, révélateur de la vérité de chacun, de l'intérieur de soi. »⁷⁷

II. Réflexion didactique

En partant des attendus scolaires fixés par le socle commun de connaissances, de compétences et de culture, ainsi que des programmes de cycle 4, plus précisément ceux de la classe de 5^{ème}, nous allons essayer de voir en quoi l'étude comparée de ces trois romans pourrait être pertinente. S'agissant de mettre en évidence la richesse de ces œuvres avec les élèves, quelles sont les problématiques qui nous permettraient de les aborder ? Dans quelle mesure les points que nous avons signalés sont à même de s'inscrire dans les programmes de français du cycle 4 ? Une analyse de ces œuvres d'un point de vue social et politique est-elle pertinente ?

1. Le socle commun de connaissances, de compétences et de culture

⁷⁷ Emmanuelle PERALDO, « Insularité, pouvoir et autorité dans Robinson Crusoé de Defoe », *Lines*, 2007, 4, p.105. (halshs-00855705)

Si nous prenons le socle commun de connaissances, de compétences et de culture⁷⁸, élaboré autour de cinq domaines auxquels contribue chaque champ disciplinaire, nous pouvons d'ores et déjà, relever plusieurs objectifs auxquels pourraient participer notre corpus.

a) Les langages pour penser et communiquer

L'étude comparée des trois œuvres du corpus serait évidemment l'occasion de travailler sur le premier domaine du socle : les langages pour penser et communiquer.

En effet, comme l'indiquent les textes officiels, l'étude de la langue doit permettre l'accès à d'autres savoirs et à une culture rendant possible l'exercice de l'esprit critique. Cela implique la maîtrise de codes, de règles, de systèmes de signes et de représentations. Elle met en jeu des connaissances et des compétences qui sont nécessaires pour penser, communiquer, s'exprimer, travailler et qui sont utilisées dans tous les champs du savoir et dans la plupart des activités.

Elle doit permettre de comprendre des messages oraux et écrits et de s'exprimer en utilisant la langue française à l'oral et à l'écrit.

L'élève doit pouvoir argumenter, adapter son niveau de langue à la situation, écouter, prendre en compte son interlocuteur. Il doit savoir adapter sa lecture et la modular, combiner avec pertinence et de façon critique les informations explicites et implicites issues de sa lecture, afin de découvrir le plaisir de lire.

Il doit s'exprimer à l'écrit pour raconter, décrire, expliquer ou argumenter de façon claire et organisée, reformuler et préciser. Pour cela, il utilise à bon escient les principales règles grammaticales et orthographiques. Il emploie à l'écrit comme à l'oral un vocabulaire juste et précis.

Dans le cas présent, les œuvres de notre corpus exigeront des élèves la compréhension de l'implicite (il suffit de rappeler l'importance des non-dits, des silences, des sous-entendus, des symboles que nous avons soulignés à plusieurs reprises), l'expression de sensations liées à leur lecture, des échanges pour défendre un point de vue, avec utilisation à bon escient de l'argumentation, à l'oral comme à l'écrit. Les thèmes de ces débats s'inscrivent dans le programme de 5^{ème} (l'amitié, les relations avec les autres, le conflit

⁷⁸ BO n° 30 du 26-7-2018

entre individualisme et besoin du groupe). Les élèves auront également à percevoir comment l'utilisation à bon escient des règles syntaxiques, de la grammaire, du lexique apporte du sens et combien une lecture consciente ouvre des perspectives et enrichit notre réflexion. Il suffit de rappeler à ce propos l'importance des répétitions, des types de phrases, des figures de style, dans nos trois œuvres.

b) La formation de la personne et du citoyen

Les trois œuvres du corpus nous permettent également d'aborder le troisième domaine du socle : la formation de l'élève en tant que personne et futur citoyen. Ce domaine souligne l'objectif de transmettre aux jeunes les valeurs fondamentales et les principes inscrits dans la Constitution de notre pays. Le professeur doit amener l'élève à pouvoir juger par lui-même, en même temps que le sentiment d'appartenance à la société. On doit développer chez lui son aptitude à vivre de manière autonome, à participer activement à l'amélioration de la vie commune et à préparer son engagement en tant que citoyen.

Ce domaine est bien évidemment mis en œuvre dans toutes les situations concrètes de la vie scolaire où connaissances et valeurs trouvent, en s'exerçant, les conditions d'un apprentissage permanent, qui procède par l'exemple, par l'appel à la sensibilité et à la conscience, par la mobilisation du vécu et par l'engagement de chacun.

Les épreuves vécues par nos héros sont riches d'enseignements qui participent à **la formation de l'individu**. En effet, chacun d'eux est amené progressivement à prendre conscience de sa capacité à juger et à agir par lui-même.

Cela passe d'abord, dans chacun des récits, par une meilleure expression des sentiments et des émotions à l'aide d'un vocabulaire précis. Que ce soit le personnage de Baume ou d'Antonio, chaque étape de sa vie est marquée par une prise de conscience explicite de l'obstacle qu'il rencontre. On est plus efficace pour agir quand on sait mettre des mots sur ses problèmes.

Le jeune lecteur reconnaît aussi chez ces héros, des pulsions et des questionnements qui lui sont familiers, qui peuvent être culpabilisants et nocifs. Les retrouver présents chez les autres lui permet de relativiser. Il prend conscience du caractère universel de son être, de l'impossibilité d'atteindre la pureté et l'infailibilité. Il regarde alors avec un œil différent ses actes, mais aussi ceux de ses proches, de ses parents.

Nos héros sont amenés à exploiter leurs facultés intellectuelles et physiques en prenant confiance en leur capacité à réussir et à progresser. C'est la confrontation avec l'autre qui lui permet cette prise de conscience. Harry Potter et les *chiche-capon* réalisent qui ils sont et ce dont ils sont capables avec les autres, en trouvant d'autres points de référence. Ces récits rassurent l'adolescent sur les épreuves qu'il connaît ou connaîtra forcément en entrant dans la vie d'adulte : il prend conscience que chaque individu a une place dans la société, une valeur. Il s'indigne que cette valeur puisse lui être niée comme elle l'est pour Antonio.

Cette prise de conscience lui permet de suivre son propre chemin. Il est difficile de savoir ce que l'on veut vraiment, de décider seul quand on doute de soi. Après avoir été dictées par nos parents, nos actions sont bien souvent influencées par le groupe auquel on se raccroche. Il est alors important de fonder et défendre ses propres jugements en s'appuyant sur sa réflexion et sur sa maîtrise de l'argumentation. A l'image de Baume, le lecteur est invité à vérifier la validité d'une information et distinguer ce qui est objectif et ce qui est subjectif. Il apprend à justifier ses choix et à confronter ses propres jugements avec ceux des autres. Il remet en cause ses jugements initiaux après un débat argumenté, il distingue son intérêt particulier de l'intérêt général.

Enfin, le lecteur réalise que chacun est amené, un jour, à décevoir ceux qu'il aime. Cette déception est fatale, elle est liée à sa faculté de faire ses propres choix, mais elle n'implique pas une coupure avec ceux qu'on aime. Ils continuent à nous aimer par-delà nos choix. Cela ne doit pas nous empêcher d'avancer, quitte à faire des erreurs. Il prend conscience de la portée de ses paroles et de la responsabilité de ses actes, responsabilité individuelle et collective. Ces questions concernent directement les adolescents, de par leur âge mais aussi de par l'époque. Ces questions devraient susciter des échanges et des controverses qu'il sera intéressant d'organiser sous la forme d'un débat argumenté en s'appuyant sur les différents points de vue des personnages : Est-on libre de ses choix ? Jusqu'à quel point doit-on suivre les autorités, les institutions, les responsables ? Tout cela participe au développement de l'esprit critique.

Notre corpus participe également de manière efficace à **la formation du citoyen**. Il suffit de rappeler la place particulière accordée aux questions de justice, de tolérance, de discriminations, d'égalité homme-femme.

Ainsi l'importance de la notion de droit y est clairement abordée. Il est accordé une grande place à l'importance de la sanction graduée et à la notion de justice. Le lecteur découvre que les règles existent, non-seulement dans les établissements, pour le bien-être des enfants (et quand elles n'existent pas ou qu'elles sont injustes, il y a conflit), mais aussi au sein du groupe, ce qui lui permet d'être plus efficace, lorsque l'institution manque à ses devoirs. La notion d'intérêt général est confrontée à celle d'intérêt particulier (dans *Matin perdu* notamment). L'élève est amené à comprendre la nécessité de règles communes, au sein de l'école, comme au sein du groupe. Comprendre que les droits et les devoirs n'engagent pas que lui, mais aussi l'ensemble d'une communauté. Elles sont là pour le protéger aussi. Il réalise qu'il doit être partie prenante de la définition de ces règles, qu'il peut être amené à faire évoluer en suivant des procédures organisées. Tout cela participe à un meilleur respect des règles de vie commune, à une meilleure implication dans la vie scolaire, au recours aux outils de la démocratie (vote, compte-rendu...) et à l'engagement aux côtés des autres dans les différents aspects de la vie collective et de l'environnement.

Nous pourrions aussi évoquer le principe de laïcité, qui s'impose à Poudlard (alors qu'il n'existe pas dans l'Angleterre actuelle) et qui est contraire à tout ce que cherche à imposer le Séminaire chez Vergilio Ferreira. La liberté de conscience y est remise en cause avec tout ce que cela impose de mal-être.

Ce principe, loin d'être universellement reconnu, a besoin d'être légitimé par la réflexion. Celle-ci peut amener à découvrir les grands principes qui fondent la République Française (La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, la Convention européenne de sauvegarde des droits de l'homme, la Convention internationale des droits de l'enfant de 1989...). L'élève doit en mesurer la profondeur historique et l'importance pour la démocratie dans notre pays. Il doit comprendre que la laïcité garantit la liberté de conscience, fondée sur l'autonomie du jugement de chacun et institue des règles permettant de vivre ensemble pacifiquement.

c) Les représentations du monde et l'activité humaine

Enfin, notre questionnement s'inscrit dans la droite lignée du cinquième domaine du socle : les représentations du monde et de l'activité humaine.

Le professeur est amené à mettre en relation les œuvres étudiées avec la société dans laquelle les élèves vivent. Il est amené à rendre perceptible la diversité des cultures et des croyances. Nos trois œuvres pourront être des supports pour accompagner cet élargissement de l'expérience. Elles peuvent permettre de mieux comprendre les systèmes complexes des sociétés créées par les êtres humains. Les élèves apprennent également à se situer dans le monde social. Ils accèdent à l'organisation politique, géographique et culturelle du monde. On doit les aider à construire leurs représentations du monde et à s'interroger sur l'être humain.

La bonne compréhension des enjeux, des choix et des interdits, des principes, des difficultés de nos différents héros impose cette connaissance de cultures différentes, cet accès à d'autres points de vue et conceptions que les leurs : l'étude d'une œuvre portugaise et anglaise, replacées dans leur contexte, devrait les amener à réfléchir sur la société, sur ce qu'ils considèrent comme des acquis universels. D'autant que la mondialisation des modes de vie et la lecture au premier degré à tendance à faire disparaître ce contexte. On n'écrit pas de nulle part. On écrit depuis un endroit et un vécu. La connaissance de ce point de vue n'est pas obligatoire mais elle enrichit la lecture. Elle permet de connaître d'autres modèles de société et de mieux appréhender la nôtre. Elle permet de voir l'universel dans la disparité.

Nous pourrions conclure en ajoutant qu'une meilleure connaissance de l'être humain, de sa pluralité, de sa diversité, de son histoire mais aussi de la notion de droit et de devoirs, doit amener l'enfant à résoudre les conflits sans agressivité, en évitant le recours à la violence grâce à sa maîtrise de moyens d'expression, de communication et d'argumentation. Il est amené à respecter les opinions et la liberté d'autrui, à identifier et rejeter toute forme d'intimidation ou d'emprise. Mettant à distance préjugés et stéréotypes, il est capable d'apprécier les personnes qui sont différentes de lui et de vivre avec elles. Il est capable aussi de faire preuve d'empathie et de bienveillance. Il fait preuve de responsabilité vis-à-vis d'autrui. Il respecte les engagements pris envers lui-même et envers les autres, il comprend l'importance du respect des contrats dans la vie civile.

2. Les programmes officiels

Au cycle 4, l'enseignement du français s'organise autour de compétences et connaissances qui s'articulent en trois grands domaines (l'expression orale et écrite en

réception et en production ; les compétences linguistiques ; la constitution d'une culture littéraire et artistique) abordés à partir de quatre entrées thématiques : « **se chercher, se construire** » ; « **agir sur le monde** » ; « **regarder le monde, inventer des mondes** » ; « **vivre en société, participer à la société** ».

a) Vivre en société, participer à la société

J'ai décidé d'inclure l'étude comparée de nos trois œuvres, à la séquence « **vivre en société, participer à la société** » avec une classe de 5ème.

En effet, cette thématique précisée par les termes « **avec autrui, famille, amis, réseaux** » vise à comprendre la complexité des relations avec autrui et de s'interroger sur les difficultés de la conquête de l'autonomie au sein du groupe ou contre lui.

Nos trois œuvres abordent directement la question des rapports entre les individus, que ce soit les liens d'amitié, familiaux ou sociaux, avec tout ce que cela implique de complicité, d'échange, mais aussi de dépendance, de domination et d'envie d'émancipation.

Leur étude est donc l'occasion de permettre aux élèves de développer leur propre point de vue sur cette question, de prendre part à la réflexion et de comprendre les différents enjeux sous-jacents.

Plusieurs axes de réflexion s'offrent à nous : d'abord, **l'amitié** comme moyen de se connaître, de grandir mais aussi comme frein à notre autonomie. La littérature s'est emparée à bras le corps de cette question qui est à la base de notre construction personnelle. Notre corpus offre à ce sujet différents regards sur l'amitié (constructive, déceptive, nuisible...) qui loin de s'annuler les unes les autres, se complètent et permettent d'avancer. Il offre par ailleurs l'avantage de partir d'un univers proche de l'élève (l'école, les amis, l'enseignement, la famille, l'autorité...).

Les personnages se lient avec certains individus, se construisent avec eux, prennent de la distance vis-à-vis de leur milieu, jusqu'au moment où ces liens posent question. Ils cèdent un moment à l'illusion de l'isolement avant de réguler leur vision, de reconsidérer leur savoir, de refonder de nouvelles lois qui leur permettent d'avancer sans être déçus. Ils nous montrent que ce n'est pas évident mais que l'on surpasse cette désillusion comme le font ceux de notre âge.

Il sera donc intéressant de répondre à certaines questions : Que nous apporte l'amitié ? Que nous apprend-elle sur nous ? Jusqu'où l'individu peut-il suivre le groupe ? Pourquoi se lie-t-on avec une personne en particulier ? Comment concilier la construction

de notre individualité avec notre attachement au groupe ? Comment conquérir son indépendance au sein du groupe ?

La question de **la famille** est un autre axe possible. En quittant son milieu familial et en découvrant véritablement l'amitié, Harry Potter se découvre lui-même, apprend à connaître ses origines et ses dons.

Baume qui construit avec un groupe d'amis un projet de vie se retrouve seul à s'interroger sur ce qu'il veut vraiment. L'amitié le déçoit avant qu'il ne réalise qu'il en attendait des choses qu'elle ne pouvait pas lui donner. Enfin, Antonio se voit opprimé à cause de décisions prises par sa famille et son entourage. Il en vient lui aussi à réaliser que la libération passe par une reprise en main de sa vie. Dans chacun de ces romans, la famille, les amis l'autorité sont mis à rude épreuve. Leur place, leur influence sont remises en cause. Les représentations des héros sont bouleversées. Les héros s'interrogent sur leur liberté de choix et d'action vis-à-vis de leur groupe avant de prendre le pouvoir. C'est néanmoins en affirmant leur volonté qu'ils renouent avec la famille, le groupe et la communauté.

Il s'agit de comprendre la complexité de ces relations, des attachements et des tensions qui sont figurés dans les textes, en mesurer les enjeux. Jusqu'où lui doit-on l'obéissance ? Comment se construire au sein des relations familiales ? Là encore, se pose la question du respect envers ceux qu'on aime, envers les décisions qu'ils prennent pour notre bien. Le respect envers la famille, l'autorité, la morale passe-t-il avant notre bien-être.

Les personnages principaux de ces romans agissent pour leur éducation, mais aussi pour mettre en lumière certains principes, certains travers de la société. Ils participent à changer le regard sur le monde qui nous entoure. La hiérarchisation du monde, exprimée clairement ou non, par les personnages, aussi bien élèves que professeurs, la dénonciation ou l'idéalisation de certaines valeurs, les comportements des professeurs envers les élèves, l'incompréhension mutuelle renvoient à nos propres comportements. Les élèves peuvent s'identifier facilement à ces enfants qui, tout en faisant partie d'un groupe, se sentent différents.

Un autre axe possible est **l'école**. Quelles est son rôle dans la formation du groupe d'amis ? Dans quelle mesure nous rend-elle autonome ? Est-elle un lieu d'émancipation ?

Chacun des romans du corpus raconte la coupure avec une famille que représente l'entrée à l'école, une situation nouvelle dans laquelle chacun devient décideur de sa

propre vie. Le fait de choisir un pensionnat comme lieu de l'intrigue n'est pas neutre. Ce n'est pas une école comme les autres.

Cette thématique permet enfin de se demander comment et pourquoi la **littérature** représente les relations avec autrui, les conflits entre individus et société. Comment les valeurs d'une société se reflètent-elles dans les œuvres littéraires ? La lecture et l'écriture permettent-elles de se connaître ? Influencent-elles sur nos relations avec autrui ? Comment la littérature nous permet-elle de concilier affirmation de soi et intégration sociale ? Comment est mise en scène la socialisation des personnages ? Ces questions sont à la base des romans d'apprentissage.

b) Se chercher, se construire

Il me semble que ces œuvres pourraient permettre de faire le lien avec deux autres thématiques du programme. La thématique « **se chercher, se construire** » qui amène à s'interroger sur la découverte de l'inconnu et sur la représentation du monde, propose aux élèves une première réponse aux angoisses nées de la crainte de l'avenir, de la découverte de soi, de la perception de soi. Aucun des personnages de nos trois romans n'aurait pu apprendre tant de choses en restant chez lui. Ces romans sont aussi des romans d'aventures où les personnages sont placés malgré eux devant des épreuves. Ils n'ont jamais choisi leur situation mais ils font face et prouvent que l'on trouve des moyens de vivre. S'ils ne découvrent pas un monde nouveau, ils prennent conscience d'un monde qu'ils ne connaissaient pas, celui qui les entoure, avec ses non-dits, ses hypocrisies, ses mensonges. Lorsque, dans les premières pages de la saga, Hagrid annonce mystérieusement à Harry Potter que « *Tous les sorciers ne sont pas bons* », il lui fixe d'une certaine manière le point d'arrivée de ses aventures. Sans préciser davantage son propos, le géant révèle une leçon qu'Harry ne pourra comprendre qu'à la fin. La fin du voyage c'est la connaissance. Cette affirmation s'applique au monde en général. Il est complexe. Antonio prend conscience du fonctionnement de la société portugaise, de la hiérarchie, de la menace, de l'oppression qui étaient là depuis bien longtemps.

c) Regarder le monde, Inventer des mondes

Enfin en classe de 5ème, l'entrée « **regarder le monde, inventer des mondes** », déclinée sous l'appellation « Imaginer des univers nouveaux », permet de se demander ce que des « mondes imaginaires » peuvent apporter à notre perception de la réalité. L'étude de ces œuvres permettrait de faire le lien entre des mondes clos et imaginaires et le monde

ouvert que nous connaissons ou celui qui a existé. Le pensionnat enrichit notre perception de la société. Il peut être une transposition de notre monde comme il peut être une contre-proposition. De toute façon, les questions que l'on s'y pose sont celles que l'on se pose à l'extérieur. Observer les différences/ressemblances entre Poudlard et une école traditionnelle aujourd'hui offre d'innombrables sujets de discussion. D'autant plus que les enfants vont avoir tendance à idéaliser ces lieux. Ceux de Saint-Agil rêvent d'un ailleurs qui en dit long sur leur présent. Quelle est la place des livres, des ordinateurs, des uniformes, des téléphones, du latin, du sport ? Les questions autour du statut du professeur, de la salle de classe, des classes sociales, de la religion. Faut-il s'inspirer de ces modèles ? Que disent ces institutions de notre modèle éducatif ? Faut-il reprendre les mêmes principes ?

d) Le cinéma

Pour terminer, il nous semble difficile de ne pas aborder ces œuvres littéraires sans faire référence au **cinéma**. C'est un mode de représentation et d'interrogation que les jeunes plébiscitent et qui est présenté aujourd'hui comme une priorité par le Ministère de l'Éducation nationale⁷⁹.

Comme la littérature, il nécessite des outils pour décoder ce langage. La classe de français est certainement le lieu privilégié pour former les élèves à la lecture des codes quels qu'ils soient. Cela participe, là aussi, à la formation de citoyens capables de réfléchir et de développer leur regard critique sur le monde et sur les productions culturelles qu'ils consomment en abondance.

Il sera intéressant de montrer que le cinéma comme la littérature s'appuient sur des schémas communs. L'étude d'un cas servira forcément à la compréhension d'autres cas.

Enfin, les élèves seront amenés à comprendre que les procédés littéraires trouvent au cinéma des équivalences. La musique joue un rôle qui à l'écrit passe par d'autres formes par exemple. L'utilisation de majuscules dans certains dialogues trouvent leur équivalence au cinéma. Les atmosphères mystérieuses, solennelles ou joyeuses trouvent si facilement décodables par les élèves au cinéma se traduisent à l'écrit par l'emploi de figures de style, d'adjectifs ou d'adverbes qu'il sera intéressant de décrypter. Cela passera aussi par la découverte du vocabulaire de l'analyse cinématographique.

⁷⁹ *L'éducation à l'image, au cinéma et à l'audiovisuel*, URL : <https://www.education.gouv.fr/l-education-l-image-au-cinema-et-l-audiovisuel-9587>. (Consulté le 15 avril 2021)

e) *Conclusion*

Ces entrées et questionnements mettent en lumière les finalités de l'enseignement du français au cycle 4 : ils présentent la lecture et la littérature comme des ouvertures sur le monde qui nous entoure, proposent des réponses aux questions que se pose l'être humain et permettent d'aborder les enjeux proprement littéraires, spécifiques au français.

L'étude comparée en classe de nos trois œuvres présente donc de **multiples intérêts** : l'abordage de plusieurs domaines du socle commun de connaissances, de compétences et de culture, l'inscription dans un ensemble de thématiques caractéristiques du cycle 4 de français, notamment pour la classe de 5^{ème}, sans parler de l'étude comparative du langage littéraire et cinématographique. Elle permet de mettre en avant les compétences d'expression orale et écrite de nos élèves. Le choix du corpus, mélangeant des œuvres prisées par la jeunesse et des œuvres plus classiques, des œuvres récentes et plus anciennes, des œuvres françaises et étrangères permet également de montrer la continuité des préoccupations, des questionnements dans la littérature mondiale.

III. Mise en œuvre pédagogique

1. Présentation de la séquence

J'ai choisi de présenter une séquence à mener avec une classe de 5^{ème}, qui compte 23 élèves de niveaux hétérogènes et dont l'emploi du temps comprend alternativement quatre et cinq heures hebdomadaires.

Cette séquence s'inscrit dans la thématique de cycle 4 : « **vivre en société, participer à la société** » précisée par les termes « **avec autrui, famille, amis, réseaux** ». Cette thématique est certainement celle qui permet d'intégrer au mieux les questions auxquelles notre corpus pourra permettre de répondre. Etant donné la richesse du corpus et des entrées possibles, il aura fallu de toute façon faire des choix et écarter certains points de notre analyse.

J'ai décidé de fixer comme problématique de séquence : **Que signifie l'amitié à l'adolescence ?** Cette question complexe offre la possibilité d'aborder plusieurs des points de notre analyse (La définition de l'amitié, ses motivations, sa diversité, le tiraillement entre autonomie et solidarité avec le groupe, le rôle de l'école...).

Cette séquence doit se dérouler en deux phases.

Dans une **première phase**, il s'agirait de définir l'amitié : Qu'est-ce que l'amitié ? Quel est son rôle ? En quoi participe-t-elle de notre construction ? Pourquoi en a-t-on besoin ? Qu'est-ce qu'elle implique de nous ? Quelles sont ses limites ? Dans quelle mesure a-t-on besoin des autres ? Jusqu'où a-t-on besoin des autres ? A-t-on besoin des autres pour avancer ? Peut-on avancer sans les autres ? Jusqu'à quel point peut-on faire dépendre nos choix des autres ? Avec qui se lie-t-on ? Avec celui qui nous ressemble, celui qui nous protège ? Celui qui nous rassure ? Celui qui nous rend plus fort ?

Nous utiliserons pour cela quelques extraits de notre corpus complétés par d'autres récits d'enfance qui offriront un éventail de réponses intéressantes. Cette phase nous permettra de travailler l'argumentation, ainsi que certains points de langue du programme (les pronoms notamment).

Dans une **seconde phase**, il s'agirait d'étudier le rôle de l'école dans la formation du groupe. Là encore, notre corpus offre des possibilités de réponses intéressantes. En effet, c'est à l'école que l'enfant est séparé de ses parents et d'un monde familier qui lui servait de référence. Il y apprend l'autonomie, la liberté de choisir, la nécessité d'assumer seul ses choix, de fonder et défendre ses jugements, il prend conscience de la responsabilité de ses actes. Il admet ou non l'importance de l'implication dans la vie scolaire. Face à ces épreuves, il trouve dans les amis un nouveau soutien, un refuge, une protection.

L'école est aussi le lieu où l'adolescent réalise que ce qu'il croyait normal chez lui n'est qu'une particularité parmi tant d'autres, qu'il y a nécessité de respecter ces particularités, de lutter contre toutes les discriminations, l'injustices, le racisme. En intégrant un nouveau groupe, il s'éloigne de sa famille, adopte un esprit critique envers les siens. Il apprend à remettre en cause ses jugements initiaux. Cet esprit l'amène bientôt à reconsidérer ses propres amis et à faire ses propres choix.

L'école est enfin le lieu où il réalise que les règles communes, telles que la laïcité, la justice ou l'égalité, garantissent la liberté individuelle.

Ces questions nous permettront de travailler sur l'implicite, en essayant de voir ce que cachent l'utilisation de lieux imaginaires, comme on en trouve chez Harry Potter. Cela nous amènera à évoquer certaines formes littéraires telles que l'utopie, l'allégorie, l'autobiographie... Cela nous amènera à évoquer également certains des grands bouleversements du XXème siècle en Europe (la première guerre mondiale, les dictatures de l'entre-deux guerre, le libéralisme...).

Bien évidemment, il s'agira aussi d'analyser le travail de la langue. Nous observerons ainsi la langue de l'amitié, les différences entre langage oral et langage écrit, le discours direct et indirect, la syntaxe, les formes de phrase, l'utilisation des adjectifs dans l'expression des émotions...

Le développement complet de la séquence se trouve dans un tableau en annexe. Nous nous contenterons donc ici de citer quelques-uns des objectifs que devrait nous permettre d'atteindre cette séquence :

- Découvrir diverses formes, dramatiques et narratives, de la représentation des relations avec autrui.
- Comprendre la complexité de ces relations, des attachements et des tensions qui sont figurés dans les textes, en mesurer les enjeux.
- S'interroger sur le sens et les difficultés de la conquête de l'autonomie au sein du groupe ou contre lui.
- Appréhender la complexité des rapports humains.
- Établir des liens entre création littéraire et artistique.
- Elaborer des interprétations de textes littéraires
- Comprendre des discours oraux complexes.
- Adapter sa lecture à des objectifs.
- Lire un texte argumentatif.
- Caractériser des personnages et leurs relations.
- Prendre la parole en public.
- Formuler un avis personnel et nuancé.
- Faire un compte-rendu oral.
- Enrichir son lexique.
- Repérer les marques de l'enthousiasme dans l'écriture.
- Travailler la ponctuation expressive.

2. Développement de la séance

La séance que j'ai choisi de développer est la 4^{ème} séance de la séquence présentée en annexe. Après avoir montré l'importance que représente l'arrivée à l'école, lors de la séance précédente, il s'agissait de montrer l'importance du lieu dans la constitution du groupe d'amis. Les élèves devaient être amenés à répondre à cette question mais, indirectement, ils devaient pouvoir répondre à la question du choix d'un pensionnat. Il s'agissait non seulement de les amener à considérer le pensionnat comme un monde fermé

permettant de montrer la société en modèle réduit mais aussi de voir la critique qui était faite de cette société. Comment se construit la critique de la société ? Comment le pensionnat sert de société en miniature ?

Comme nous l'avons vu, outre que le pensionnat permet de faire vivre des aventures la nuit, il est un lieu privilégié pour se faire des amis car il implique une coupure avec la famille, une solitude qui cherche un soutien. La coupure est renforcée par l'intimité très forte entre élèves.

J'ai choisi de travailler cette question à partir du roman *Les Disparus de Saint-Agil* et de son adaptation cinématographique par Christian Jaque en 1938. Comme nous l'avons vu dans la première partie de notre travail, le rêve du groupe des *chiche-capon* est de partir en Amérique. Ce rêve, l'enthousiasme qu'il suscite révèle par contraste le peu d'intérêt pour le pays qu'ils habitent. Il s'agit donc de faire sentir aux élèves cet enthousiasme et cette critique qui ne sont jamais explicites. Pour cela, il fallait donc les amener à leur faire sentir ces points avant de les amener à comprendre comment l'auteur ou le réalisateur s'y prend pour les évoquer. Cela passera donc par une analyse du langage (ponctuation, lexicale, syntaxe...) mais aussi par une analyse de l'image et des outils cinématographiques (lumière, focalisation, musiques...).

L'étude des marques de l'enthousiasme et de la déception dans le discours écrit (niveaux de langue, ponctuation expressive, syntaxe, répétitions, comparaisons, superlatif...) pourra donner lieu à un travail écrit de transcription de dialogue oral au discours indirect, avec l'obligation de respecter les sentiments exprimés.

Cette étude permettra de travailler sur le langage de l'amitié. Comment se manifeste-t-elle par le langage ?

Il s'agissait également d'amener les élèves à repérer les allusions à la société française : comment apparaît-elle dans les deux œuvres ? Comment sont décrits les adultes ? Comment est montrée l'école ? Quels sentiments provoque-t-elle chez eux ? Qu'est-ce qui les différencie des enfants ?

Cette découverte passe par la lecture du texte mais aussi des images du film. De ces observations, les élèves devaient être amenés à voir comment un lieu peut concentrer un monde et comment ce qu'on décide de montrer révèle une pensée critique. Même si cela n'est pas le cas ici, la volonté de contourner la censure ou la morale d'une époque, comme nous l'aurons vu dans le choix du Monomotapa pour La Fontaine, justifie parfois cet artifice. Nous serons amenés à parler d'allégorie, d'utopie. Cela pourrait donner lieu à un débat sur le système scolaire qui enchante tant les enfants dans Harry Potter.

Comment les cours sont-ils montrés ? Quelles sont les différences avec notre système ? Qu'est-ce qui n'existe pas ? Quel est le modèle éducatif donné ? En quoi diffère-t-il du notre ? Que nous dit-il de notre système ? Quel serait pour eux le système idéal ? L'utilisation du conditionnel sera utile pour cette partie (Ce serait une école où...).

Les élèves seront amenés à comprendre comment la maîtrise de certains outils peuvent leur permettre d'accéder à une compréhension fine d'un texte ou d'une image.

En analysant la manière de présenter les lieux, les personnages, de démarrer l'intrigue, les élèves seront amenés à comparer deux expressions artistiques. Le fait que ce qui n'est qu'implicite dans le texte soit clairement exprimé dans le prologue du film donnera lieu à des hypothèses. De même, la présence dès le début d'un inconnu dans l'école qui n'est annoncée qu'à la fin du livre, soulèvera la question des particularités du cinéma et de la littérature et des contraintes ou possibilités qu'elles imposent.

Ils seront amenés à percevoir comment est suscité le mystère (l'obscurité, les chuchotements, les ombres...)

Cette séance permettra enfin de créer des liens entre création littéraire et création cinématographique : Comment le cinéma retranscrit les formes littéraires ?

a) Activité 1 - préalable

Le préalable à cette séance était la lecture du prologue et du premier chapitre du roman. Le prologue n'étant compréhensible qu'à la fin du roman, quand on découvre que l'inconnu dont on parle est en fait un des héros devenus adultes, c'est le premier chapitre qui devra concentrer leur attention. Ce prologue a surtout pour intérêt de présenter le pensionnat, de le situer géographiquement et de donner une première impression des souvenirs qui y sont liés. Les élèves avaient donc un temps à la maison pour lire ces deux parties. La classe était par ailleurs divisée en 4 groupes chargés chacun de s'intéresser à un aspect particulier du récit :

- **Les lieux** : il s'agit pour eux de repérer les indices faisant référence aux lieux et à la manière dont ils sont décrits afin de pouvoir répondre à quelques questions simples : dans quel pays se trouve-t-on ? Quel est le genre de paysage ? Comment est défini le paysage ? De manière positive ou négative (satané pays, pluie, boue...) Quel est le climat ? Quels sont les lieux principaux de l'action ? (Dortoir, salle de classe, la nuit...) ? Comment sont-ils décrits ?
- **L'époque** : il s'agit principalement de repérer les indices permettant de situer l'époque du récit, que ce soit les événements évoqués, les objets (Encrier, bougie,

vêtements...), les dates... La difficulté pour les élèves est de prendre conscience de certaines particularités de l'époque qui, aujourd'hui n'en sont plus ou le sont devenus (le chewing-gum, la cigarette, New York...). Il est difficile de repérer ce qui est nouveau pour l'époque quand la chose est devenue banale pour nos élèves. J'ai donc choisi de les orienter sur certains points.

- **Le règlement de l'école** : Pour ce groupe, il s'agit de déduire des comportements et des dialogues une liste de ce qui est interdit et autorisé dans le pensionnat. Les enfants peuvent-ils faire ce qu'ils veulent ? Que font-ils en secret ? Pourquoi ? Quelle semble être l'ambiance de cette école ?
- **Les adultes/ les enfants** : la lecture doit amener les élèves à se faire une idée des adultes tels qu'ils apparaissent dans le récit. Comment sont-ils ? Physiquement et moralement ? Font-ils peur ? Comment se comportent-ils avec les enfants ? Quels sont leurs sujets de discussion ? Qu'est-ce qui les intéresse ?

Une fiche résumant les points à observer est distribuée à chaque groupe. Par ailleurs, chacun des élèves a à faire un résumé de ce premier chapitre. Ce travail préalable devait amener à une mise en commun et à un bilan écrit.

Dans ce bilan, il s'agit de faire un très court résumé de l'épisode (Le réveil, la nuit, de Sorgues pour remplir un cahier mystérieux ; sa disparition le lendemain). Il s'agit ensuite de mettre en évidence la surveillance omniprésente des adultes, leur mauvaise forme physique, le règlement de l'école et ses contournements, la fascination pour l'Amérique, le mystère du cahier, des numéros, des atlas, des prospectus sur des compagnies de navigation ?

Cette introduction devrait donner lieu à une série d'hypothèses sur ce qui peut réunir les enfants la nuit : Quel est leur secret ? Pourquoi cet intérêt pour l'Amérique ? De quoi ont-ils envie qu'ils ne peuvent faire dans cette école ? Quelle est l'utilité du cahier ? Pourquoi se fait-il la nuit ?

Objectifs :

- **Adapter sa lecture à des objectifs**
- **Savoir prélever des informations dans un texte.**
- **Caractériser des personnages.**
- **Faire un compte-rendu oral**
- **Emettre des hypothèses.**
- **Interpréter des textes littéraires.**

b) Activité 2 – Le générique

Après cette découverte du début du récit à l'écrit, il s'agit pour les élèves de découvrir le générique et le prologue du film adapté du roman *Les Disparus de Saint-Agil*. Cet extrait ne dure pas plus de 5 minutes. L'extrait est d'abord vu dans son intégralité, sans pause et sans prendre de notes. A l'issue de ce visionnage, des remarques devraient être faites. En effet, certaines questions soulevées par le livre trouvent ici des réponses. Par ailleurs, le film précise immédiatement qu'il y a trois héros dans ce récit ce que ne nous dit pas le livre au début.

Il y a ensuite un second visionnage, avec une pause pour chacune des parties de l'extrait (générique, début du film, apparition des trois héros, dialogues). Chaque partie va donner lieu à des questionnements particuliers, dont le but final sera de comparer les moyens utilisés par la littérature et le cinéma pour dire les choses.

La première fiche concerne donc le générique. Il s'agit là pour les élèves de repérer certaines informations données par le générique sur le plan technique mais aussi sur l'intrigue elle-même, tout en découvrant le lexique du cinéma :

- Qui est le réalisateur ?
- Que voit-on au générique ? Que nous donne-t-on comme information sur les personnages principaux ?
- Comment est la musique ? La lumière ?
- Quelles impressions cherche-t-on à nous donner ? Que nous dit-il sur le genre de l'histoire ?

Les élèves découvrent que si le climat de mystère est commun aux deux entrées en matière, certaines informations absentes du texte sont clairement exposées ici.

Objectifs :

- **Lire un générique au cinéma.**
- **Enrichir son lexique**
- **Lire l'implicite.**
- **Lire et interpréter des supports non écrits.**

c) Activité 3 – Le début du film

Après le générique, le film nous présente le lieu de l'intrigue. On passe d'un plan général sur l'orphelinat, à un zoom sur son entrée et son nom. Le plan suivant nous entraîne dans un travelling sur les dortoirs, avec des élèves et des professeurs endormis, avant que l'image se fixe sur des élèves réveillés. Les élèves se cachent à l'arrivée d'un surveillant.

Il s'agit ici de montrer comment les informations que nous connaissons déjà par le livre, nous sont données : le travail portera ici sur le vocabulaire cinématographique, puisque ce sont par de simples changements de plan que nous pouvons situer le lieu, l'heure, la surveillance et le secret qui entoure les trois héros.

La fiche distribuée illustrera certains termes du cinéma (plan d'ensemble, plongée, travelling arrière, plan moyen, gros plan, champ/contre-champ...) que les élèves devront associer à une information donnée par ce plan (le pensionnat, la nuit, son nom, un dortoir, des enfants qui dorment, trois héros éveillés, un surveillant).

Objectifs :

- **Comprendre comment le cinéma retranscrit des figures littéraires.**
- **Enrichir son lexique**

d) Activité 4 – L'atmosphère

Dans cette partie, nous nous attacherons plus particulièrement à évoquer l'atmosphère de ce prologue. Dans la mesure où cette partie du prologue est muette, il s'agit de faire dire aux élèves comment certaines choses leur sont dites : le mystère, le secret, la complicité, l'amitié, la cohésion et l'organisation du groupe. Ils vont devoir évoquer la lumière, le silence, la surveillance, les regards, les détails, l'opposition entre ceux qui dorment et ceux qui sont éveillés. Là encore, une fiche leur est distribuée.

Objectifs :

- **Lire et comprendre des images**

e) Activité 5 – Les enfants

Dans cette partie, nous nous intéressons plus particulièrement aux 3 héros. Nous verrons qu'ils sont caractérisés en prononçant à peine quelques paroles. Leur rêve commun de partir en Amérique est dévoilé en quelques mots, alors qu'il n'était que

suggéré dans cette partie du roman. A partir de la fiche de travail, les élèves devront associer certains traits de caractère aux trois personnages. Ce petit travail donnera lieu à un débat notamment sur ce qui peut les pousser à vouloir partir. Par ailleurs, certains détails pourront choquer les élèves comme le fait qu'ils fument dans l'école. Il s'agira donc de répondre à ces questions : Que veulent-ils faire ? Pourquoi se réunissent-ils la nuit ? Pourquoi tiennent-ils un cahier ? Pourquoi veulent-ils partir ? Pourquoi rêvent-ils d'Amérique ? Qu'est-ce qui peut les fasciner à ce point ? Quel est le problème qui se pose ?

Objectifs :

- **Caractériser des personnages et leurs relations.**
- **Formuler un avis personnel et nuancé**

f) Activité 6 – analyse du langage

Dans cette activité, il s'agit de montrer dans un premier temps, l'importance du rôle de la ponctuation dans la retranscription du langage parlé et des sentiments de ceux qui parlent. Après avoir revu la fin de l'extrait, il s'agit pour les élèves de remettre la ponctuation manquante sur les dialogues à l'écrit afin de respecter l'intonation. Les élèves auront à rectifier la syntaxe du langage parlé, ce qui permettra de mettre en évidence la différence entre langage écrit et oral.

Dans un deuxième temps, les élèves ont à retranscrire au discours indirect ce même dialogue. Cette partie doit pouvoir être faite à la maison et fournir l'amorce d'une séance sur le discours direct et indirect.

Objectifs :

- **Comprendre l'importance de la ponctuation dans la transcription des émotions.**
- **Maîtriser la langue et repérer des différences d'emploi du langage oral et écrit.**

g) Evaluation

Cette séance doit donner lieu à une leçon sur le discours direct et indirect avec une petite évaluation. Elle devra également donner lieu à un réinvestissement du vocabulaire sur les plans cinématographiques.

L'idéal serait de pouvoir retravailler ce vocabulaire dans une séance en Arts plastiques, dans laquelle, il pourrait être demandé aux élèves de réaliser une petite bande

dessinée en 4 ou 5 cases, avec la présentation d'un lieu en plan large (le collège) que l'on préciserait (une salle de classe) avec des individus en plan moyen (les élèves, les professeurs) et d'un personnage principal en plan américain (un élève) ayant une particularité montrée en plan serré (une passion).

3. Retour sur la séquence

Malheureusement, cette séquence n'a pu être travaillée dans sa totalité en classe du fait du confinement du mois de mars. Elle a été légèrement adaptée. Il me semble que les élèves ont plutôt été intéressés par le début du film puisqu'ils ont demandé à voir la suite.

Après avoir rempli le début du questionnaire, portant sur le générique et le tout début du film, je leur ai fait remarquer que toutes les informations qu'ils avaient obtenues, l'avaient été sans qu'aucune parole n'ait été prononcée par les personnages. La littérature comme le cinéma ont leur manière de dire les choses par d'autres moyens que les mots.

Le tableau n'a posé aucun problème. L'analyse des plans cinématographiques était d'autant plus intéressante qu'ils venaient de découvrir certains mots avec leur professeur d'arts plastiques. Le champ/Contre-champ a parfaitement été compris et repéré dans le film. Le repérage du nombre de plans leur a permis de définir ce qu'était un plan.

Ils ont su émettre des hypothèses sur la suite du film. Pour certains, les trois héros allaient partir en Amérique ce qui expliquait le titre. Pour d'autres, ils allaient se faire enlever par le personnage mystérieux qu'on aperçoit.

Pour ce qui concerne notre étude, les signes de l'amitié ont parfaitement été repérés : les signes d'identification utilisés par les *chiche-capon*, les gestes, les contacts, les numéros qu'ils se donnent, leur proximité dans les moments de peur, le langage familier... Ils ont été touchés par ce rêve qu'ils ont en commun malgré la différence de caractères.

La caractérisation des personnages n'a posé aucun problème. Ils sont même allés plus loin en donnant leurs propres adjectifs pour les décrire. Ayant vu avec eux un exemple de petits textes argumentatifs, je leur ai demandé, comme devoir maison, de rédiger un petit résumé de ce prologue en se calquant sur la construction de ce même texte argumentatif.

Enfin, ce texte m'a permis d'introduire le thème du discours rapporté qui était nouveau pour eux. Le texte nu, sans ponctuation, a permis de mettre en relief pour eux,

l'intérêt de la ponctuation pour essayer d'approcher le ton et donc le sens porté par les dialogues.

Conclusion

Partant de trois romans, évoquant les années de formation de jeunes adolescents, vivant à des époques différentes, dans des sociétés différentes, nous avons montré que ces héros, confrontés pourtant à des épreuves différentes, faisaient face, en apportant des réponses similaires. Si chacun d'eux avait pris conscience de la valeur de l'amitié, il en avait aussi mesuré les limites et affirmé la primauté de sa volonté sur celle des autres, dans les choix qui s'offraient à lui.

Nous avons surtout mis en évidence la pertinence de situer l'intrigue dans un pensionnat. Loin d'isoler les personnages de la société, loin d'être un moyen d'accentuer l'intimité des personnages ou de permettre de vivre des aventures de nuit, ce choix permet aux auteurs respectifs d'analyser le fonctionnement de leur société et d'en faire une critique. Ce choix qui permet évidemment de mettre le jeune lecteur dans un univers familier est loin d'être neutre.

Il aurait d'ailleurs été intéressant, à plus d'un titre, de poursuivre cette étude par la comparaison entre les œuvres du corpus et leur adaptation cinématographique existante. Le thème du pensionnat mériterait également une étude spécifique, avec analyse de son fonctionnement particulier, de l'éducation dispensée, des fantasmes générés, des témoignages d'anciens pensionnaires, de la réalité de son fonctionnement.

Il n'en reste pas moins que les thèmes abordés ici s'intègrent parfaitement avec les exigences des programmes scolaires.

En entrant dans ces trois œuvres, il était difficile d'imaginer la richesse qu'elles pouvaient proposer. Par leur thème, leur problématique, les réponses apportées, elles révèlent une universalité des préoccupations humaines et sociales, à travers les époques et les sociétés. Il n'est pas négligeable, après tout, de constater que les questions que se posent nos élèves peuvent trouver des réponses dans les œuvres *jeunesse*, qui s'adressent directement à eux, mais aussi dans la littérature dite *classique*.

Annexes

1. Séquence complète

Séance	Objectifs	Lecture	Ecriture	Langue	Oral	HDA/TICE
Séance 1 : Réflexions et Vocabulaire autour de la thématique.	-Amener les élèves à poser les termes de la problématique et sa complexité. - Acquérir certains mots de vocabulaire liés à cette thématique. - Découvrir comment cette thématique a été traitée par la peinture et la photo. -Appréhender la complexité des rapports humains -Formuler un avis personnel -Comprendre et s'exprimer à l'oral	-Lecture d'images. -Description des corps, des attitudes. -recherche des marques de l'amitié.	-Petit bilan écrit : première définition préliminaire qui sera amenée à évoluer. Continuer la phrase suivante : « Selon moi, un ami c'est... »	-Fiche de vocabulaire : lexique lié à l'amitié et aux relations sociales. -Etymologie des mots : copains, amis, camarades	-Partage des expériences vécues sur l'amitié (définition, preuves, gestes, limites, les nuances...)	-Tableau de Marie Laurencin (La ronde). Tableau de Munch (Les filles sur le pont) - Photographie d'Almasy (Garçons lisant une BD)
Travail maison : rédaction d'une petite définition de ce qu'est un ami.						

Séance 2 : Qu'est-ce qu'un ami véritable ?	-Découvrir une fable -Se confronter à une définition de l'amitié par un auteur du XVIIème siècle -Discuter une thèse, argumenter -comprendre l'utilité de passer par un ailleurs, un idéal pour dénoncer une réalité présente -Rappel sur les caractéristiques d'une fable	-Lecture de la fable de Jean de La Fontaine « Les deux amis » (1678). -Ecoute de la fable lue par Fabrice Lucchini. -Repérage des différentes parties de la fable en remettant la fable dans l'ordre.	-Imaginer les paroles des personnages dans les gravures illustrant la fable -Rédaction d'un paragraphe autour de la thèse de La Fontaine avec utilisation des connecteurs donnés pour justifier, donner des exemples et nuancer une pensée.	-Les pronoms compléments et leur antécédent -le chiasme -les connecteurs logiques -notions de versification (révisions) -utilisation de la syntaxe pour figurer l'empressement -Forme interrogative	-Lecture expressive par les élèves en prenant en compte les différents mouvements de la fable. -constitution d'un tableau autour de la thèse de La Fontaine avec arguments, exemples et concessions.	-Observation de gravures illustrant la fable : Gustave Doré (1876), Louis le Mire d'après un tableau de Jean-Baptiste Oudry (1759) et Grandville (1840).
--	--	---	---	---	--	--

	<ul style="list-style-type: none"> -écouter et comprendre un discours oral -réinvestissement des connaissances sur l'imparfait de narration, présent de vérité générale -Ecrire pour exprimer des impressions, un avis -Caractériser des personnages et leur relation -Elaborer une interprétation de textes littéraires. 					
Travail maison : retrouver les antécédents des pronoms soulignés présent dans le texte.						

<p>Séance 3 : Quel est le rôle de l'école dans l'amitié ?</p>	<ul style="list-style-type: none"> -comprendre comment notre relation avec l'école bouleverse nos vies. -comprendre le lien entre un endroit et notre comportement. -découvrir le rôle des adultes dans notre perception du monde -confrontation de la biographie des auteurs avec leurs écrits -associer des impressions de lecture avec des extraits du texte -Retranscrire un ressenti dans un dessin -enrichir son vocabulaire 	<ul style="list-style-type: none"> -lecture de deux extraits de roman décrivant un même moment : l'arrivée d'enfants dans une école nouvelle et leurs premières impressions (Harry Potter et l'école des sorciers, Martin Perdu). 	<ul style="list-style-type: none"> -Réalisation d'un dessin servant à retranscrire le regard des enfants devant ces écoles. 	<ul style="list-style-type: none"> -lexique de la peur et de la confiance : adjectifs, adjectifs, adjectifs... -la personification 	<ul style="list-style-type: none"> -mini-débat : confrontation des indices découverts, recherche d'un consensus. 	<ul style="list-style-type: none"> -Utilisation d'internet pour trouver des informations biographiques sur les deux auteurs.
Travail maison : rédaction d'un texte résumant les idées de la séance.						

Séance 4 : Comment le cinéma retranscrit l'amitié ?	-l'implicite et l'explicite dans une description -établir des liens entre création littéraire et artistique	-Prologue du roman et du film -analyse des images -lecture implicite/explicite	-Transcrire un dialogue oral à l'écrit en respectant les sentiments par la ponctuation.	-les niveaux de langue : Tableau d'équivalence de mots soutenus, courant, familier, -Exercice de transposition du discours direct vers le discours indirect. -lexique du cinéma (plans cinématographiques).		-Générique et prologue du film « Les disparus de Saint-Agil » de Pierre Véry.
Travail maison : transcription d'un dialogue au discours indirect.						

Séance 5 : Pourquoi situer un récit dans un lieu imaginaire ? Quel est le langage de l'amitié ?	-Montrer comment l'imaginaire permet de dénoncer le réel et de contourner la censure (allégorie, utopie...) -confrontation de plusieurs types d'éducation. -réfléchir sur notre conception de l'école -Ecrire un texte court en suivant une consigne linguistique précise (ponctuation, mode, temps, niveau de langue) -Savoir prélever des informations dans le texte -Lire des images fixes et mobiles	Lecture de deux extraits du corpus (Harry Potter et <i>Matin Perdu</i>) -Comment les cours sont-ils montrés ? Quelles sont les différences avec notre système ? -Qu'est-ce qui n'existe pas ? Comment sont vus les retardataires ?		-Les marques de l'enthousiasme dans le discours écrit : ponctuation expressive, répétitions, comparaisons, superlatifs. -Le conditionnel (morphologie verbale : les valeurs du futur et du conditionnel).	-débat sur l'école idéale (Ce serait une école où...)	Scène de Harry Potter (les cours)
Travail maison : exercices de conjugaison						

Séance 6 : Choisit-on ses amis ?	-Qu'est-ce qui rapproche deux personnes ? Le genre joue-t-il un rôle ? La culture ? Les circonstances ? Les conditions ? L'admiration ? Adapter sa lecture à des objectifs	Lecture de 4 extraits de romans différents (Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir, Harry Potter et l'école des sorciers, Les disparus de Saint-Agil, Matin perdu).	-Compte-rendu de lecture par groupe : rechercher ce qui rapproche deux individus dans divers extraits de récits d'enfance.	-Lexique : émulation, protection, admiration, opposition, - Lexique des sensations, émotions, sentiments, qualités morales, défauts -Maitriser le sens des mots /Utiliser le(s) dictionnaire(s)	-Débat sur les moteurs de l'amitié, les freins, l'importance du genre	
--	---	--	--	--	---	--

Travail maison :

Séance 7 : Qu'est-ce que les amis nous apprennent sur nous ?	-l'amitié en tant que début de socialisation, découverte de soi, remise en cause de ce qui nous paraissait normal, incompréhension de nos parents	Lecture comparative de différents extraits (Sartre, Matin Perdu (découverte de sa condition de mère, remise en cause de l'autorité de ses parents, de leur prestige), Harry Potter devine qui il est par les autres.	-compte-rendu de lecture par groupes. -Bilan		Débat : autour du compte-rendu.	
--	---	--	---	--	---------------------------------	--

Travail maison :

Séance 8 : Quel est le rôle des nouvelles technologies dans l'amitié ?	-Argumenter, trouver exemples, justifier - prendre la parole de manière raisonnée -lire un texte argumentatif -participer de façon constructive à un débat -formuler avis personnel -Prise de parole devant les autres -faire un compte-rendu oral	-Lecture d'un article de presse : recherche des arguments. Repérage de la thèse, des arguments, des exemples, de la concession. Réinvestissement des outils étudiés. Recherche par équipe.	-Rédiger un compte-rendu de lecture	-Utilisation des connecteurs logiques.	Débat : les dangers et les avantages des réseaux sociaux. La définition d'un ami à l'ère des réseaux sociaux. La définition de l'amitié a-t-elle évolué ? -Compte-rendu oral d'une lecture cursive.	-Réalisation d'une carte mentale avec les arguments pour/contre+ exemples
--	--	--	-------------------------------------	--	--	---

Travail maison :

Séance 9 : Peut-on être trahi par un ami ?	-exprimer un avis de manière nuancé. -exprimer des sentiments	Lecture de la lettre de Lili à Marcel (La gloire de mon père)	Ecriture : que feriez-vous dans cette situation ?	-lexique des sentiments -Lexique de la trahison		
--	--	---	---	--	--	--

Travail maison :

Séance 10 : Bilan ; Quelle est votre définition de l'amitié ?	-Exprimer une opinion nuancée -Prendre en compte ses lectures pour enrichir sa pensée et la nuancer -Justifier son opinion -Réinvestir ses connaissances, utiliser ses lectures pour étayer sa pensée -Améliorer son écrit. -Construire les notions permettant l'analyse et la production des textes et discours.		-Ecriture d'un bilan -Enrichissement de l'écriture par sa lecture -Enrichissement de la pensée par la nuance -Exprimer une opinion -Justifier une opinion -Utiliser un vocabulaire précis et le conditionnel	Réinvestissement du lexique, du conditionnel.		
--	--	--	---	---	--	--

Travail maison :

2. Documents utilisés pour la séance

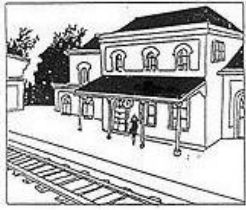

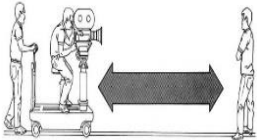




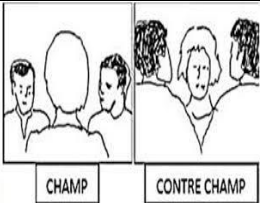
Les lieux	
Quels sont les lieux cités et les adjectifs qui les désignent	
Pays, villes :	Bâtiment, pièces :
Paysage :	Climat :

L'époque	
Année, mois	Actualité, événements
Indices : objets, vêtements,	Nourriture




L'école	
Les règles	Autorisé
Interdit	Ambiance
Contenu du cahier	Le mystère

Les adultes	
Sujets de discussion	Qu'en pensent les enfants ?
Physique (état, maladie, taille...)	Caractère, fonction

Le générique	
Qui est le réalisateur ?	
Que voit-on à l'image ? Dans quelle position sont les personnages ?	
Comment est la musique ?	
Comment est la lumière ?	
Que vous inspire ce générique ? Quels sentiments provoque-t-il ? Que nous dit-il sur le genre du film ?	

Le début du film Quelles images utilisent les types de plans suivants ?		
<p>Un plan d'ensemble : La caméra embrasse une scène assez large sans entrer dans les détails.</p>		
<p>Le zoom avant : La caméra ne se déplace pas mais se focalise sur un point.</p>		
<p>Un travelling avant / arrière / latéral : La caméra se déplace pour faire découvrir un lieu.</p>		
<p>Un gros plan : La caméra est fixée sur le visage. Elle cherche à montrer le détail des émotions.</p>		
<p>Un plan rapproché : La caméra montre une partie du sujet.</p>		
<p>Un plan américain : La caméra regarde une personne à mi-cuisse.</p>		
<p>Un plan moyen : La caméra regarde un personnage en entier.</p>		
<p>Champ / contre-champ : La caméra regarde un sujet puis elle regarde ce que voit le sujet.</p>		

L'atmosphère	
Qu'est-ce qui vous permet de dire qu'il y a...	
Un mystère	
Une complicité entre les trois garçons	
Une organisation	
Un risque	
Une amitié qui les unit	

Présentation des personnages principaux		
Associe à chacun des personnages, un des adjectifs suivants, en t'aidant d'une de leurs répliques : pessimiste, optimiste, méthodique, organisé, râleur, impatient, rêveur, nerveux, calme		
 <p>André Baume</p>	<p>« Pour réussir, il faut étudier la question à fond »</p>	
 <p>Mathieu Sorgue</p>	<p>« t'es jamais content, tu passes ton temps à râler »</p>	
 <p>Philippe Macroy</p>	<p>« Ça sert à rien de discuter, quand on a décidé quelque chose faut le faire tout de suite »</p>	

Analyse du dialogue	
Ajouter la ponctuation manquante :	<ul style="list-style-type: none"> - tu viens pas - non i faut qu'j'travaille à mon roman - son roman qu'est-ce que tu racontes dans ton roman - Des tas d' choses Tout ce qui nous arrivera quand on sera là-bas tous les trois - Quand on sera là-bas si c'est pas malheureux d'entendre des trucs comme ça
Transcrire le dialogue au discours indirect sans répéter exactement les paroles et en précisant le ton sur lequel elles sont prononcées :	<p>Baume demande à Sorgue sur un ton...</p> <p>Sorgue répond de manière...</p> <p>Macroy réagit d'une voix...</p> <p>Sorgue réplique...</p> <p>Macroy doute...</p>

Bibliographie

- AUSCHER Christian, *Portugal*, collection Point Planète, Seuil, Paris, 1992.
- CLAUDE Carine, « Harry Potter, cet incompris, au programme de Sciences Po », *L'Express* (mis en ligne le 03/10/2013), URL : https://www.lexpress.fr/culture/livre/harry-potter-cet-incompris-au-programme-de-sciences-po_1287527.html.
- DUVERGER P., MALKA J., PETROVIC B., L'enfermement chez l'adolescent, Service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU d'Angers.
- FERREIRA Vergilio, *Matin Perdu* [1953], Paris, Editions de la différence, « Latitudes », 1995.
- FERREIRA Vergilio, *Conta-Corrente*, Quetzal Editores.
- FERREIRA Vergilio, *Invocação ao meu corpo*, publié par Quetzal Editores, Portugal (2011).
- FRYER Peter, McGOWAN PINHEIRO Patricia, *Le Portugal de Salazar*, éditions Ruedo Ibérico, Suisse, 1963
- GEORGEL Jacques, *Le Salazarisme*, Editions Cujas (20 avril 1982).
- GERAUD Clémence, *L'heptalogie Harry Potter, quelles valeurs pour le cycle 3 ?* Education. 2013. dumas-00865670.
- HAGERTY Colleen, « Pourquoi les parents de la Silicon Valley interdisent la technologie à leurs enfants ? », *BBC News*, mis en ligne le 4 juillet 2019, URL : <https://www.bbc.com/afrique/monde-48845492>.
- JOUBERT Alex Baptiste, « Harry Potter, une « œuvre d'art » politique à Sciences Po » (2/2), *La Péniche*, mis en ligne le 25 octobre 2013, URL : <https://www.lapeniche.net/harry-potter-une-oeuvre-dart-politique-a-sciences-po-22/>. [Consulté le 15 mars 2021].
- LEONARD Yves, *Le Portugal, vingt ans après la Révolution des œillets*, la Documentation française (Paris), 1994
- LETOURNEUX Matthieu, « Littérature pour la jeunesse et société, une affaire de discours », *La revue des livres pour enfants*, n°268 décembre 2012, p.94-101
- MAILLARD Olivier, *La trahison du silence*, in « Les frères du monde », revue bimestrielle », n°48, Bordeaux, 1967
- MEDINA Joao, *Historia do Portugal Contemporaneo – politico e institucional*, Universidade Aberta, Lisbonne, 1994, p. 219

- MILNER Jean Claude, *Harry Potter à l'école des sciences morales et politiques*, PUF.
- NOYON Rémi, « Vous n'avez rien compris à « Harry Potter », œuvre politique et psy », in *L'Obs*, Publié le 18 novembre 2016 à 14h46, Mis à jour le 02 octobre 2013 à 16h26.
- PAPOULA Talita, *Manhã Submersa ou as vozes do silencio. A proposito de um romance de Vergilio Ferreira*, Revista Eutomia, Ano II, n°01 (517-530)
- PECH Marie-Estelle , « Blanquer veut relancer les internats d'excellence », *Le Figaro*, publié le 01/07/2019, URL : <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/blanquer-veut-relancer-les-internats-d-excellence-20190701>. [Consulté le 28 avril 2021].
- PERALDO Emmanuelle, « Insularité, pouvoir et autorité dans Robinson Crusoe de Defoe », *Lines*, 2007, 4, pp.104-118. (halshs-00855705)
- PINHEIRO Júlio, « O real e a ficção na "Manhã Submersa" de Vergílio Ferreira » in *Síntese*, n°189 (mars-avril 2008)
- ROWLING J.K., *Harry Potter à l'école des sorciers* [1997], Paris, Gallimard, « Folio Junior », 2020
- SARAIVA José Hermano, *Historia Concisa de Portugal*, Publicações Europa-América, Portugal,
- TORGA Miguel, *Cantico do homem*, Edição. Coimbra, 1950
- VERY Pierre, *Les Disparus de Saint-Agil* [1935], Paris, Gallimard, « Folio Junior », 2012

Table des matières

Introduction	4
Problématique.....	7
I. Étude comparée des œuvres du corpus	9
1. Résumé des œuvres	9
2. Des romans d'apprentissage	10
a) Les Disparus de Saint-Agil	10
b) Harry Potter à l'école des sorciers	14
c) Matin Perdu.....	19
d) Conclusion.....	27
3. Des romans situés dans l'espace et le temps	27
a) Harry Potter	28
b) Matin Perdu	28
c) Les Disparus de Saint-Agil	30
d) Conclusion.....	30
4. Des romans avec un regard sur la société	31
a) La société anglaise	31
b) La société portugaise	37
c) La société française	44
5. Le choix du pensionnat	56
a) Un pensionnat qui annule le monde.....	56
b) Un pensionnat qui révèle les travers du monde.....	57
c) Un pensionnat qui reproduit la société en miniature.....	58
d) Un pensionnat qui révèle l'état d'esprit d'une société	59
e) Un choix politique	60
6. Le choix de l'enfant-héros.....	61
7. Conclusion.....	63
II. Réflexion didactique.....	64
1. Le socle commun de connaissances, de compétences et de culture	64
a) Les langages pour penser et communiquer.....	64
b) La formation de la personne et du citoyen.....	65
c) Les représentations du monde et l'activité humaine	68
2. Les programmes officiels	69
a) Vivre en société, participer à la société	69
b) Se chercher, se construire	71
c) Regarder le monde, Inventer des mondes.....	72
d) Le cinéma	72

e)Conclusion.....	73
III. Mise en œuvre pédagogique	74
1.Présentation de la séquence.....	74
2.Développement de la séance.....	76
a)Activité 1 - préalable	78
b)Activité 2 – Le générique	79
c)Activité 3 – Le début du film	80
d)Activité 4 – L’atmosphère	81
e)Activité 5 – Les enfants	81
f)Activité 6 – analyse du langage	82
g)Evaluation.....	82
3.Retour sur la séquence	82
Conclusion.....	83
Annexes.....	84
1.Séquence complète.....	84
2.Documentés utilisés pour la séance	89
Bibliographie	93
Table des matières.....	95